



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*V. Suchier
mit freundlichem Gruß
K. V.*

SAMMLUNG
FRANZÖSISCHER NEUDRUCKE
HERAUSGEGEBEN
VON
KARL VOLLMÖLLER

1

DE VILLIERS
LE FESTIN DE PIERRE
-OU-
LE FILS CRIMINEL

NEUE AUSGABE
VON
W. KNÖRICH



HEILBRONN
VERLAG VON G. H. HENNINGER
1881

29ms

1-9

[4/10/-

~~NS. 92 a. 14~~



COPY TWO

~~D/A 5820 A.2~~
TNR 7416



SAMMLUNG
FRANZÖSISCHER NEUDRUCKE

HERAUSGEGEBEN
VON
KARL VOLLMÖLLER

1

DE VILLIERS
LE FESTIN DE PIERRE

OU
LE FILS CRIMINEL

NEUE AUSGABE
VON
W. KNÖRICH



HEILBRONN
VERLAG VON GEBR. HENNINGER
1881



EINLEITUNG.

LEBENSNAHRICHTEN VON DE VILLIERS¹⁾.

Ort, Jahr und Tag der Geburt de Villiers' sind unbekannt, Fournel nimmt an, dass er zwischen 1610 und 1615 geboren ward.

Wie Villiers selbst angiebt²⁾, war er *vn des Comediens de la Seule Troupe Royale, & seule entretenü par sa Majesté* und eine in Paris bekannte Persönlichkeit. Er spielte nach Parfaict „les Comiques nobles, & les troisièmes rôles Tragiques“, ausserdem Stutzer- und Dienerrollen. Als komischer Darsteller scheint er am meisten gefallen zu haben. Die Philipin-Rollen seiner Stücke waren seine Spezialität, denn Tallemant des Réaux u. A. bezeichnen ihn als „Villiers dit Philipin“. Als tragischer Schauspieler hat er bekanntlich Molière Anlass gegeben, ihn im *Impromptu de Versailles* zu persiflieren. Im Jahre 1660 war Villiers nicht blos ein gerngesehener, bekannter Mime, er war auch beliebt als Dichter. Er hatte sich, wenn wir den früher verfassten versifizierten „*affiches*“³⁾ auch keinen Wert und Erfolg beilegen, doch durch sein *Festin de Pierre* einen grossen Teil des

¹⁾ Nach Frères Parfaict, *Hist. du Th. fr.* VIII, 264 und Victor Fournel, *Cont. de Mol.* I, Seite XL und 297 ff.

²⁾ Unten Seite 7, Zeile 11 u. 7.

³⁾ de Villiers veröffentlichte dieselben im Druck zugleich mit den *Ramoneurs*; vgl. darüber Frères Parfaict VII, 354; VIII, 255; Fournel, *Cur. théâtre.* p. 128, 139.

Pariser Publikums zu Dank verpflichtet. Denn nun konnte Jedermann an der wunderbaren schaudervollen Tragi-Komödie vom Dom Juan sich erbauen und belustigen, was bisher nur den der italienischen Sprache mächtigen verstattet war.

Der Erfolg ⁴⁾ dieses ersten seiner dramatischen Werke ermutigte ihn wohl, demselben bald noch andere folgen zu lassen.

An dem grossen Streite, in welchem das Hôtel de Bourgogne (1662—1664) seinen mehr als unbequemen Rivalen im Palais Royal niederzukämpfen strebte, trat Villiers als einer der erbittertsten in die Reihen der Kämpfenden, ward — wie schon berührt — durch Molière's Spott der ewigen Vergessenheit entrückt, verfasste eine, vielleicht mehrere Schmähschriften gegen den „Peintre“ und ward von dem ihm unzweifelhaft befreundeten Montfleury (junior) im Impromptu de l'Hôtel de Condé unter seinem Namen als Feind des Verfassers der École des Femmes auf die Bühne gebracht.

Er zog sich später mit einer Pension von tausend Livres vom Theater zurück. Wann das geschehen, lässt sich nur annähernd bestimmen. Nach einer Randbemerkung Robinet's zu seinem Briefe vom 17. März 1669 ⁵⁾ spielte er am 2. d. M. in Montfleury's damals vielbewunderter Komödie „La Femme Juge et Partie“; am 6. December 1670 erwähnt ihn derselbe Robinet als in der Zurückgezogenheit lebend. Er starb nach La Grange am 23. Mai 1681 zu Chartres. Villiers hinterliess einen Sohn, welcher gleichfalls Schauspieler war und sich bedeutend auszeichnete.

Von persönlichen Beziehungen des acteur-auteur ist

⁴⁾ Der grossartige Erfolg wird nicht nur von den Theaterschriftstellern des vorigen Jahrhunderts, sondern von de Villiers selbst gemeldet. In der Vorrede zu l'Apoticaire dévalisé sagt er zum Leser: Je suis si content de l'approbation que tu as donné au Festin de Pierre, que je t'exposai il y a quelques mois que . . .

⁵⁾ Cf. Frères Parfaict Hist. du th. fr. X, 404.

ausser der zu Corneille und Molière nur die Freundschaft zu seinem Kameraden Raymond Poisson bekannt, dessen *Baron de la Crasse* in ihm einen eifrigen Bewunderer fand ⁶⁾. Poisson richtete an ihn eine von Lob überfließende Epistel ⁷⁾, datiert „le vingtième du mois qui fuit le mois d'Aouft“. Diese berichtet von einem Verhältnis Villiers' zu einer Dame, welcher er mehr als dreimal das Leben verdankt ⁸⁾, welche als schön, sanft, geistreich gerühmt wird. Wer diese reizende Lebensretterin war, vermag ich nicht zu sagen; zu ihrer besonderen Empfehlung mag es nicht dienen, dass gerade Théophile aus der Unterwelt citiert wird, um ihre Vorzüge „avec delicateffe“ zu preisen.

Das sind die wenigen Notizen, welche ich über de Villiers' Leben habe zusammentragen können. Sie reichen nicht hin, um über seinen Charakter irgend ein Urtheil zu gewinnen. Man hat in den Verleumdungen, welche er in der Vengeance des Marquis gegen Molière schleudert, genügenden Grund zu sehen geglaubt, denselben zu bemäkeln. Doch dagegen ist zu bemerken, dass besagte Schmähschrift nicht unbestritten sein Werk ist, und dass in einem so erbitterten, aus Brotneid geführten Kampfe sehr leicht die Parteien zu Mitteln greifen konnten, welche sie bei ruhigem Blute verabscheuen würden, — waren doch er und seine Kameraden auch nicht gerade sehr taktvoll und zart von Molière behandelt worden.

Als Schriftsteller aber können wir ihn beurteilen und zwar in seiner ganzen Armseligkeit. Er war ein

⁶⁾ Villiers widmete ihm drei Gedichte: A Monsieur Poiffon sur sa comedie du Baron de la Crasse, Au Baron de la Crasse, A Catin.

⁷⁾ Les Œuvres de Monsieur Poiffon. A la Haye. 1680, am Schluss der „Diverfes Poëfies“. Das Jahr der Abfassung ist nicht genannt.

⁸⁾ Viens passer icy les hyvers
Et celle à qui tu dois plus de trois fois la vie,
Sera fans doute bien ravie.

guter Schauspieler, aber kein Dichter, besonders kein Komödiendichter. Seine Stücke sind nur Possen. Sie ermangeln in der Erfindung und Anlage fast alle der Selbstständigkeit, erheben sich weder in der Führung des Dialogs, noch durch Feinheit des Ausdrucks irgendwie über das Mittelmässige. Und trotzdem hat er grossen Erfolg gehabt, besonders mit seinem Festin de Pierre.

DE VILLIERS' WERKE.

Der Werke de Villiers' sind nur wenige und dennoch ist es nicht leicht, ein Verzeichniss derselben aufzustellen. Soviel ich weiss, ist seine Autorschaft von Niemandem bezweifelt worden bei folgenden:

- 1) Affiches.
- 2) Le Festin de Pierre ou le Fils criminel, Tragi-comédie etc. 1659.
- 3) L'Apoticaire dévalisé, Comédie en vers, un acte. 1660.
- 4) Les Ramoneurs, Comédie en vers, un acte. 1662.
- 5) Den drei in Anmerkung 6 bezeichneten Gedichten.
- 6) Les Trois Vilages, Comédie en vers, un Acte ⁹⁾.
- 7) Les fragments burlesques.

Ohne Zweifel gehört ihm:

- 8) Les Coſteaux, ou les Marquis friands, Comédie en vers, un acte, 1665.

obgleich die Bibliothèque des Theatres (Paris 1733) von Maupoint es ihm rundweg abspricht und als Comédie de M. Z bezeichnet. Auf welche Autorität hin Fournel

⁹⁾ Die Frères Parfaict widmen diesem Werke keinen eigenen Artikel, ich habe auch sonst nichts darüber erfahren können. Die Bibl. des Théâtres (1733) und die Anecdotes dramatiques (1775) legen es in das Jahr 1664, Parfaict (1746) und de Mouhy (1752) in das Jahr 1665. De Mouhy sagt, es sei 1665 gedruckt worden, selten und wenig bekannt, Fournel hält es für wahrscheinlich ungedruckt.

VII

behauptet, man habe es de Visé zugeschrieben, weiss ich nicht, die Frères Parfaict, de Mouhy und die *Anecdotes dramatiques* (Paris 1775) sind einstimmig für de Villiers. Wer dieser Monsieur Z sein könnte, ist mir un-erfindlich.

Bald de Villiers, bald de Visé zugeschrieben werden folgende vier Werke:

- 1) *Nouvelles nouvelles*, 1663.
- 2) *Zélinde*¹⁰⁾, ou la Véritable Critique de l'École des femmes et la Critique de la critique. Ein Akt. Prosa. 1663.
- 3) *Réponse à l'Impromptu de Versailles ou la Vengeance des Marquis*.
- 4) *Lettre sur les affaires du théâtre*.

Die beiden ersten erschienen separat, anonym, die beiden letzteren ebenfalls anonym in den *Diversitez galantes*, welche ausserdem noch enthalten: *Les Soirées des auberges*, *Nouvelle comique* und *l'Apoticaire de qualité*, *Nouvelle galante et veritable*¹¹⁾.

Die vielen Untersuchungen und Behauptungen eingehend zu berichten, ist hier nicht der Ort, auch würde eine nur einigermaßen ausführliche Darstellung die Oekonomie dieser Publikation weit überschreiten. Ich begnüge mich mit einer, wie ich hoffe, vollständigen tabellarischen Uebersicht:

¹⁰⁾ Neuerdings herausgegeben von Fritsche, Molière-Museum Heft III.

¹¹⁾ Die letztgenannte Novelle ist auch apart erschienen. Paris, chez Pierre Gaillard, à la Seringue (!) 1666, wahrscheinlich wegen des pikanten Inhalts.

VIII

	Nouvelles nouvelles	Zélinde	Vengeance des Marquis	Lettre sur les aff.
<i>Bibliothèque des Théâtres</i>		Anonym	Anonym	
<i>Frères Parfaict</i> , Hist. du th. fr. IX, 172, 214, 217, 238. X, 174.	de Visé	de Visé	de Villiers	de Visé
<i>De Mouhy</i> , Tablettes dra- matiques		de Visé	de Villiers	
<i>Anecdotes dramatiques</i>		(attribuée à) de Visé	de Villiers	
<i>Auger</i> , Œuvres de Molière III, 164, 248 ff.	de Visé	de Villiers	de Villiers	de Villiers
<i>Taschereau</i> , Hist. d. l. vie et des œuvres d. Molière. 2. Aug. 1828.		de Visé	de Villiers ¹²⁾	
<i>Victor Fournel</i> , Nouv. biogr. gén. 1861. B. XXXV, 856, 858.		de Visé	de Villiers	
<i>Derselbe</i> , Cont. de Mol. I, 301.	de Villiers	de Villiers	de Villiers	de Villiers ¹³⁾
<i>Moland</i> , Œuvres de Mol. a. a. O. VII, 469 f.	de Visé ge- meinsam mit de Villiers	de Villiers	de Villiers	de Villiers
<i>Despois</i> ¹⁴⁾ , Œuvres de Mo- lière III, 112, 126, 146.	de Visé	de Visé	de Visé ¹⁵⁾	de Visé
<i>Schweitzer</i> , Mol.-Museum I, LXVII. Fournel folgend.	de Villiers	de Villiers	de Villiers	de Villiers
<i>Mahrenholts</i> , Zeitschr. für nfr. Spr. u. Litt. II, 15 ff.	de Visé	de Visé	de Villiers	de Visé
<i>Fritsche</i> , Molière-Museum III, 21 f.	de Visé	de Visé und de Villiers gemeinsam		de Visé

¹²⁾ Später hat Taschereau die Zélinde, Vengeance und Lettre de Visé zu-
geschrieben, cf. Moland, Œuvres de Molière VII, 469, Alinea 1.

¹³⁾ Fournel nimmt aber die Mitarbeiterschaft de Visé's an, besonders für
Nouv. nouv.

¹⁴⁾ Ihm folgt Mangold, Zeitschr. für neufr. Spr. u. Litt. I, 186.

¹⁵⁾ Für die Vengeance hält Despois die Mitarbeiterschaft de Villiers' für
wahrscheinlich.

So scharfsinnig und fein die neueren Hypothesen sind, mich haben sie doch nicht davon überzeugt, dass die fraglichen vier Werke denselben Verfasser haben. Erstens scheint mir nicht richtig, die Autorität der Frères Parfait so niedrig anzuschlagen, wie es Despois thut und wie es jetzt Mode zu sein scheint. Sie geben im IX. Bande ihrer *Hist. du théâtre français* eine recht detaillirte Geschichte des bekannten Theaterstreites, zeigen sich in Beziehung auf Persönlichkeiten völlig informiert, bekunden eine so vollkommene Kenntniss sämtlicher Streitschriften, dass sie mir recht wohl Glauben zu verdienen scheinen. Ihre Ansicht hat den Mangel, dass sie den bekannten Stellen aus der „Lettre sur les affaires du théâtre“ widerspricht. Aber die Ansichten Auger's etc. bergen auch einen unversöhnten Widerspruch, auf welchen Mahrenholtz¹⁶⁾ neuerdings energisch hingewiesen hat. Mit Recht hält er es für unmöglich, dass ein Autor, welcher sich in der *Zélinde* so hoch erhoben hat, in der *Vengeance des Marquis* wieder so tief sinken kann. Fournel und Despois haben durch die Annahme einer teilweise gemeinsamen Arbeit der beiden in Rede stehenden Autoren diesen Widerspruch beseitigen wollen, aber nur leicht verdeckt¹⁷⁾. Denn was berechtigt sie zu solcher Annahme? Wir wissen, dass La Fontaine mit Champmeillé, Corneille de l'Ifle, wie er sich zu nennen liebte, mit de Visé gemeinsam für die Belustigung des Publikums gearbeitet haben;

¹⁶⁾ Zeitschrift für neufranz. Sprache und Literatur herausgegeben von Körting und Koschwitz, II, 15—22.

¹⁷⁾ Fritsche behauptet sogar von einer bestimmten Stelle der *Zélinde*, dass sie auf de Villiers' Mitarbeiterschaft zurückzuführen sei, bringt aber keine Beweisgründe. Die Gleichheit der Anfangsbuchstaben (M. D. V.) in M. de Villiers und M. de Visé habe ich im Text absichtlich unerwähnt gelassen, obwohl Fournel und Fritsche lange dabei verweilen in der Meinung, dass die Frage nach der Autorschaft der betreffenden vier Werke dadurch verwirrt werde. Ich habe von diesem verwirrenden Einflusse derselben nichts bemerkt, da alle vier Werke anonym erschienen sind und, so viel ich weiss, auch nicht die Buchstaben M. D. V. tragen.

von de Visé und de Villiers ist ein Gleiches nicht überliefert. Mir scheint, dass die alte von Parfaict überlieferte, von Mahrenholtz verteidigte Ansicht am meisten Wahrscheinlichkeit für sich hat.

Wahrscheinlich nicht von de Villiers, sondern von de Visé verfasst ist: *La veuve à la mode*, comédie, un acte, vers 1667 (Palais Royal). Die Bibliothèque des théâtres schreibt sie de Villiers zu, Parfaict, de Mouhy dem de Visé, die *Anecd. dram.* lassen es unbestimmt.

Schliesslich habe ich zu erwähnen, dass die *Bibl. des théâtres* ein poetisches Werk von de Villiers nennt, „*Le Portrait d'une inconnue*“, von dem ich sonst nichts in Erfahrung gebracht habe.

DAS FESTIN DE PIERRE OU LE FILS CRIMINEL DE VILLIERS' ¹⁸⁾.

Im Jahre 1657 oder 1658 führte die italienische Truppe in Paris die Harlekinade (*commedia dell' arte*) „*Il Convitato di pietra*“ auf und errang einen unerhörten Erfolg.

Im Winter 1658 ward Dorimond's Tragi-comédie „*Le Festin de Pierre ou le Fils criminel*“ ¹⁹⁾ zu Lyon gespielt und ebenfalls mit grossem Beifall aufgenommen. Nicht lange darauf, zu Anfang des Jahres 1659 ²⁰⁾, ward

¹⁸⁾ Für die gesammte Don Juan-Literatur verweise ich auf: Castile-Blaze, *Molière musicien*, Bd. I, p. 189—339.

Despois-Mesnard, *Œuvres de Molière*, Bd. V.

Mahrenholtz, *Molière's Don Juan* nach historischen Gesichtspunkten erläutert, *Molière-Museum* II, 16—34, III, 69—79. Herrig's Archiv LXIII, 1—12 und 177—186.

¹⁹⁾ Siehe den von mir besorgten Neudruck desselben, *Molière-Museum* II. Heft.

²⁰⁾ Cf. Frères Parfaict, *Hist. du th. fr.* IX, 3; Despois-Mesnard, *Œuvres de Molière* V, 16 und Herrig's Archiv LXIV, 428 f. Mahrenholtz spricht an dem zuletzt bez. Orte die Vermutung aus, dass diese Ausgabe, wenn sie überhaupt existiert, anonym erschienen sei. Ihre Existenz scheint mir zweifellos, die bibliographische Angabe könnte sonst nicht so genau

das Stück in derselben Stadt gedruckt, die Erlaubnis zum Druck ist datiert vom 11. Januar 1659. Der Ruf von Dorimond's *Fils criminel* drang bis Paris, wenigstens nimmt man an, dass Villiers von ihm spricht, wenn er (S. 4, 24 f.) sagt: *Les Français à la Campagne, & les Italiens à Paris, qui en ont fait tant de bruit.*

Im Jahre 1659 bereicherte de Villiers das Répertoire des Hôtel de Bourgogne mit seinem „Festin de Pierre ou le Fils criminel“. Er hatte sein Werk, wie er selbst sagt (3, 15 und 7, 12), auf Wunsch seiner Kameraden verfasst, um zu versuchen, ob Dom Juan ihrer Kasse einen eben so reichlichen Gewinn brächte, wie den Italienern.

Ueber das Datum der ersten Aufführung ist nichts Genaues bekannt, die Frères Parfaict scheinen sie in das erste Drittel des Jahres zu legen. Sie besprechen das Stück nach Corneille's *Cedipe* (24. Januar 1659) und vor Boyer's *Clotilde* (April).

De Villiers bemerkt ausdrücklich auf dem Titel, dass er das Stück aus dem Italienischen in das Französische übersetzt hat, in dem Brief an Corneille (4, 24) bezeichnet er Dorimond's Werk und die italienische Harlekinade mit „imparfait original“ und sagt, dass seine „Copie“ beide weit übertreffe. Welches italienische Drama er kopiert hat, wer der Verfasser desselben ist, berichtet er nicht. Wir wissen von zwei älteren die Don Juan-Sage behandelnden italienischen Stücken:

- 1) *Il Convitato di pietra*, opera esemplare, del signor Giacinto Andrea Cicognini ²¹⁾. Der Verfasser ist wahrscheinlich 1650 ²²⁾ gestorben.

und bestimmt sein. Auch ist zu beachten, dass Despois-Mesnard die Angabe der Frères Parfaict vervollständigen, indem sie ausser dem Druckort auch den Verleger nennen, was wohl ohne das betreffende Buch in Händen zu haben, nicht möglich ist.

²¹⁾ Ueber Drucke etc. cf. Despois-Mesnard, *Ceuvres de Molière* V, 21.

²²⁾ Cf. Klein, *Geschichte des Dramas* V, 717.

2) Il Convitato di pietra, von Onofrio Giliberto, Neapel 1652.

Das zuerst genannte Werk ist erhalten, kann aber, wie die Vergleichung lehrt, weder Dorimond's noch Villiers' Vorbild gewesen sein. Das andere ist verloren gegangen, wenigstens bis jetzt nicht aufgefunden, und das ist um so bedauernswerter, als gerade dieses einstimmig und zweifellos mit Recht für die Vorlage der beiden französischen Bearbeiter gehalten wird ²³⁾. Wäre dem nicht so, dann müsste man entweder eine dritte italienische Komödie gleichen Inhalts annehmen, von der aber Niemand etwas berichtet, oder Villiers des abscheulichsten Plagiats an Dorimond beschuldigen. Auch dieses ist ausgeschlossen, jedenfalls hätte sich zwischen beiden eine Fehde entsponnen, von welcher die redseligen Gazettiers gewiss eine Kunde uns überliefert hätten. Es ist daher als ausgemacht anzusehen, dass wir in dem hier wieder veröffentlichten Festin de Pierre eine getreue Uebersetzung von Giliberto's Stück besitzen. Ob Villiers „wortgetreu“ übersetzt hat, oder ob er Aenderungen irgend welcher Art sich erlaubt hat, lässt sich nicht feststellen, doch scheint mir das Letztere wahrscheinlich, da er von „le peu d'invention que i'y ay apportée“ spricht. Von Giliberto's Werke wissen wir nur noch, dass es in Prosa geschrieben war ²⁴⁾. Wenn seine französischen Bearbeiter für ihre Elaborate die gebundene Rede wählten, so huldigten sie nur dem Geschmacke ihrer Zeit und ihres Volkes.

Das Verhältnis Villiers' zu Dorimond ist verschieden beurteilt worden. Castile - Blaze ²⁵⁾ nennt de Villiers geradezu „plagiaire“, freilich ohne sein Urtheil zu be-

²³⁾ Ueber das Verhältnis der Harlekinade zu Cicognini siehe die vortreffliche Untersuchung bei Despois-Mesnard, *Œuvres de Mol.* V, 25 ff.

²⁴⁾ Cf. Despois-Mesnard, *Œuvres de Mol.* V, 20, Alinea 4.

²⁵⁾ Molière musicien I, 191.

XIII

gründen. Mesnard dagegen hält aus äusseren Gründen die Möglichkeit des Plagiats für ausgeschlossen trotz der Uebereinstimmung des Inhalts, vieler Verse und Reime ²⁶⁾).

Ehe wir eine Entscheidung der Frage versuchen, ist es unbedingt nötig zu erwägen, ob Villiers das Werk seines Vorgängers überhaupt benutzen, ob er es schon gedruckt in Händen haben konnte. Selbst wenn wir Parfaict's ungenauer Andeutung folgend die erste Aufführung im Hôtel de Bourgogne Ende März etwa annehmen, scheint mir die Möglichkeit durchaus nicht ausgeschlossen zu sein: Dorimond konnte seinen Druck Ende Januar vollendet haben; derselbe konnte in den ersten Wochen des Februar sicher in Villiers' Händen sein; dieser konnte seinerseits in den ersten Tagen des März seine Arbeit vollendet haben; die Grands Comédiens endlich konnten die Aufführung noch im März bewerkstelligen, zumal sie sich grossen Gewinn versprachen und die Vorbereitungen beschleunigten. So, oder ungefähr so, konnten die Fakten auf einander folgen. Wahrscheinlich gemacht wird diese Annahme durch die Vergleichung beider Stücke, welche in den ersten Partien eine Uebereinstimmung constatiert, die ich nicht als eine zufällige, aus der Beschaffenheit der gemeinsamen Vorlage hervorgehende ansehen kann. Mir scheint es sicher, dass Villiers Dorimond's Werk in Händen gehabt und sich damit die Arbeit so lange erleichtert hat, wie auch dieser Giliberto folgt, wo er sich aber vom Italiener frei macht, hört auch die Uebereinstimmung mit Villiers auf. Zum Beweise lasse ich die Stellen aus Dorimond hier folgen, mit welchen Villiers übereinstimmt:

Zu Vers 149 vgl.: Qu'un Amant méprisé — sçait prendre avec raison.

„ „ 157 f. „ den Reim: ses Loix — les Roys.

„ „ 161 f. „ den Reim: un amour violent — que le galant.

²⁶⁾ V, 18 oben: un tel pillage eût fait scandale; et l'assertion de Villiers qu'il s'était attaché de plus près au modèle italien, eût mis le comble à l'effronterie etc.

Zu Vers 163 f.	vgl.:	Amarille me plaift, mais dedans ma pourfuite — Je ſçauray ménager une adroite conduite.
" "	199 f.	" Et que ſouvent l'honneur et la vertu du Pere — Ne ſont pas de l'enfant un bien hereditaire.
" "	237 f.	" un Pere malheureux — mes vœux.
" "	261 f.	" ſaiſon — la raiſon.
" "	265 f.	" ces paſſions — les belles actions.
" "	267 f.	" l'envie — regler ma vie.
" "	271 f.	" Voſtre bizarre humeur a mon ame ſurpriſe, — Que peut-on voir en moy que l'âge n'autorife.
" "	281 f.	" à tous les gens d'honneur — valeur.
" "	295 f.	" vos froides rêveries — elles ſont ſuivies.
" "	297 f.	" a d'incommoditez — vos importunitez.
" "	303 f.	" de mes jeunes années — mes paſſions bornées.
" "	305 f.	" plaiſirs — deſirs.
" "	307 f.	" connoiſtre — Maïſtre.
" "	325 f.	" ſein — inhumain.
" "	339 f.	" Cet abandonnement eſt ce que je de- ſire. — Tu me rends malheureux, mais ton fort ſera pire.
" "	351 f.	" inſolence — Ah! Ciel prens ma deffence.
" "	397 f.	" Dom Philippe eſt mutin, Amarille a des gens — Qui pour me bien froter ſe rendront diligens;
" "	399 f.	" mon Maïſtre — traïſtre.
" "	407 f.	" ma fille — famille.
" "	487 f.	" Le pourſuivant de près juſques de- dans la rue, — Mais laiſſé de nos gens, cet aſſaſſin le tuë.
" "	1271 f.	" Clodine la boiteuſe, et Catin la ca- muſe — Qui ſe laiſſa duper comme une pauvre buſe.

Ob die kurze Frist, welche ich dem Verfasser für die Herstellung seiner fünftaktigen versifizierten Tragi-Komödie zugemessen habe, genügen konnte, das ist eine Frage, die ich durchaus bejahe. Seine Arbeit war eine lediglich mechanische, besonders da er sich begnügte, den italienischen Text „en des Vers tels quels“ zu übertragen, auf künstlerische Behandlung aber völlig Verzicht leistete. Ferner war er, wie Poisson in der oben erwähnten Epistel rühmend hervorhebt, ein so schnell arbeitender Versemacher, dass er mühselos zweitausend in einem Atem anfertigte²⁷⁾. Ähnlich schnell fabrizierte ja auch Alexandre Hardy, dem zwei bis drei Tage für eine fünftaktige Tragödie genügten und von dem Théophile de Viau erzählt, er verstände

Trois milliers tout d'une haleyne²⁸).

Le Festin de Pierre, ou le Fils criminel, tragi-comédie (cinq actes, en vers), trad. de l'ital. en fr. par le sieur de Villiers. *Paris, Jean Ribou, 1665, in-12.*

Le privilège est du 12 avril 1661. L'éditeur des Œuvres de Mol., édition in-4 de 1734, a fait une étrange confusion, en supposant que cette comédie avait été écrite en prose par Mol. lui-même, et que Villiers l'avait mise en vers. La pièce de Villiers est la seconde qui ait été appropriée à la scène française, où le sujet du *Festin de pierre* avait été déjà traité par Dorimond : elle fut

27)

28)

représentée, en 1659, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et son succès eut un tel éclat, que les autres théâtres voulurent avoir chacun leur *Festin de pierre* ce qui décida Mol. à composer son *Don Juan*. La prem. éd. de la tragi-comédie du sieur de Villiers fut imprimée par les Elzeviers, *Amst.* 1660, pet. in-12 de 4 ff. et 74 pp. Elle est précédée d'une *Épître à m. de Corneille à ses heures perdues*. Il y a une édition de *Paris, Charles de Sercy*, 1660 in-12.

Wir drucken die Amsterdamer Ausgabe ab, die anderen Ausgaben zu vergleichen waren wir nicht in der Lage, so erwünscht es gewesen wäre. Die wenigen von den Frères Parfaict mitgeteilten Stellen zeigen einige Abweichungen, doch so unwesentliche, dass sie wohl nur durch ungenaues Kopieren entstanden sind. Wir lassen sie daher ausser Acht.

Zum Schluss möge hier noch eine Andeutung über den Wert der Komödie de Villiers' ihre Stelle finden und zugleich als Motivierung dieses Neudrucks dienen.

Wer von der Lektüre derselben Genuss erwartet, wird sich schwer enttäuscht finden, viel mehr als bei Dorimond's Arbeit. Die Anlage ist schwach, der Dialog langweilig und fade, die Sprache breit und unnatürlich, die Verse holprig, fehlerhaft²⁹⁾ und überreich an „chévilles“. Und doch hat das Stück einen hohen Wert besonders für die Litteraturgeschichte, aber auch der Sprachforscher wird in ihm eine reiche Ausbeute finden. Dorimond hat den Ruhm, das erste nationale französische Don Juan-Drama geschaffen zu haben, das Verdienst

²⁹⁾ Ich glaube, man könnte sämtliche metrische Fehler, die ein dichtender Franzose zu machen die Möglichkeit hat, in diesem Stücke finden. Ist doch Vers 1208 ein unverbesserlicher Vierzehnsilber und hat sich der Autor Vers 698 f. mit Assonanz statt des Reimes begnügt (Tigre—Tybre)! Das Letztere kommt wohl auch sonst vor, vgl. Fournel, *Cont. de Mol.* II, 71 absorbe—robe.

XVII

de Villiers ist bescheidener, er hat uns nur eine getreue Uebersetzung des Giliberto'schen Stückes überliefert, aber darin gerade liegt der Wert für uns. Giliberto's Original ist verloren, durch de Villiers ist uns das unentbehrliche Glied der langen Kette von Don Juan-Dichtungen wiedergegeben, der Kette, welche nie alternde, in ewiger Schönheit strahlende Kunstwerke aufweist, wie das des Franzosen Molière und das des Deutschen Mozart.

Ueber das bei diesem Neudruck des Festin de Pierre eingeschlagene Verfahren habe ich nur wenig zu bemerken. Mein Hauptstreben war darauf gerichtet, den Text möglichst korrekt wiederzugeben. Die alte Orthographie und Interpunktion sind durchaus beibehalten, nur offenbare Druckfehler sind verbessert und unter dem Text angemerkt worden. Die Einrichtung der Originalausgabe ist nach Möglichkeit zur Anschauung gebracht. Die Widmungsepistel an Corneille, die Vorrede an den Leser und das Personenverzeichniss füllen die ersten vier nicht paginierten Blätter. Die Seiten des Textes sind fortlaufend von 1 bis 74 gezählt. Diese Seitenzahlen sind im Neudruck an der linken Seite des Textes, in Klammern gesetzt, angegeben. Die Verszählung ist neu. — In der biographisch-litterarischen Einleitung habe ich gesucht, in möglichster Vollständigkeit und Kürze die Nachrichten und Urtheile über den Autor und seine Werke zusammenzutragen.

Das von mir benutzte Exemplar des Originaldruckes gehört der an seltenen Schätzen so reichen königl. öffentlichen Bibliothek zu Dresden an.

Oldenburg.

Dr. phil. **Wilhelm Knörich.**

Berichtigung.

Vers 475 lies par statt pas.

„ 685 „ infenzez statt infenez.

„ 1031 „ infatiable statt infataible.

**



LE FESTIN
DE PIERRE,

OU

LE FILS CRIMINEL.

TRAGI-COMEDIE.

Traduit de l'Italien en François,

PAR

LE SIEUR DE VILLIERS.

Imprimé à AMSTERDAM,
MDCLX.

A
MONSIEUR
DE
CORNEILLE.

A ses Heures perduës.

Monsieur,

Si vous jugez de moy comme vous devez, vous ne croirez iamais que ie me puisse persuader qu'il y ait rien de bon goust dans ce Festin; ce n'est point du tout dans cette creance que ie vous dedie cette Piece, c'est vn hommage que ie vous dois, & que ie vous rends, non pas en qualité de vostre Confrere en Apollon, comme vous avez voulu dire par raillerie; mais en celle d'un Rimailleur, qui ne devoit rien mettre au Theatre sans vostre aueu. Je sçay bien que j'aurois beaucoup mieux fait de supprimer cet Ouvrage, que de luy faire souffrir la Presse; puis que si par exemple on void des Héros de Romant meriter la corde pour leurs subtilitez, celuy de cette Piece merite le feu, qui le foudroye pour l'expiation de ses crimes. Je l'auois caché quelque temps, sans vouloir permettre qu'il les fit paroistre en public; Mais enfin mes Compagnons assez mediocrement soigneux de sa reputation, l'ont souhaitté de moy, dans l'opinion qu'ils ont eüe que le nombre des Ignorans surpassant de beaucoup celuy de ceux qui se connoissent aux Ouvrages de Theatre, s'attacheroient plustost à la figure de Dom Pierre et à celle de son Cheual, qu'aux Vers, ny qu'à la conduite. En effet, si ie pouuois vous donner ces deux Pieces, ie croirois vous auoir donné quelque chose: C'est assurement ce qui a paru

de plus beau dans nostre Representation. Les François
 25 à la Campagne, & les Italiens à Paris, qui en ont fait
 tant de bruit, n'en ont iamais fait voir qu'un imparfait
 Original, que nostre Copie surpasse infiniment: Quoy qu'il
 en soit, ie vous offre tout ce qui a pû contenter le Public,
 que ie n'ay pas fait; & tout ce qui l'a pû choquer, qui
 30 vient de moy; Je vous supplie tres-humblement de l'agréer,
 comme s'il valoit la peine que vous y jetassiez les yeux.
 Si tous ceux qui m'ont précédé en ce genre d'écrire
 auoient eu la mesme reconnoissance, & qu'ils vous eussent
 demandé, avec autant d'affection que ie le fais, que vous
 35 eussiez eu la bonté de leur en marquer les deffauts, nous
 ne verrions pas tant d'Ouurages qui ne meritent pas
 plus vostre approbation que celui cy; & nostre Troupe
 n'auroit pas esté reduite à faire paroistre un Homme &
 un Cheual, faute de quelque chose de meilleur. Vous me
 40 direz, sans doute, que connoissant comme ie fais le peu
 d'ordre qu'il y a dans ce Sujet, son irregularité, & le
 peu d'invention que i'y ay apportée, ie deuois me con-
 tenter d'en auoir fait remarquer les deffauts dans la Re-
 presentation, sans l'exposer imprudemment à la lecture.
 45 Je n'ay autre chose à répondre à cette raisonnable ob-
 jection, sinon que le Libraire me l'est venu demander chez
 moy, & qu'apres l'auoir veu représenter, il veut voir s'il
 en pourra tromper quelques particuliers, comme nous en
 auons abusé le Public. Peut estre en debitera-t'il quelqu'un,
 50 si sa bonne fortune le veut, par cette raison, habent sua
 fata libelli; Il mettra du moins mon extrauagance au
 iour à bon marché, puis qu'il ne luy en coustera pas un
 fol: Il est vray que ie n'auois qu'à ne me laisser pas
 persuader pour m'épargner cette confusion; mais il est
 55 encore plus vrai que d'autres l'eussent fait sans m'en de-
 mander congé, & qu'apres tout ie suis de ceux qui poussent
 une faute jusqu'au bout, quand une fois ils ont esté ca-
 pables de la faire. Apres cette declaration n'attendez
 plus que ie tasche à la justifier; tant s'en faut je veux

dire à present, que ie sens quelque auantage à la faire⁶⁰
 connoître, puis qu'elle sert au dessein que i'ay projeté,
 & voicy la veritable cause de cette petite demangeaison;
 C'est que d'abord que l'on entonnera dans le Palais, Voila
 le Festin de Pierre, ou le Fils Criminel, mille personnes
 qui ne voudroient pas faire vn pas pour prendre part à⁶⁵
 ce Festin dans l'Hostel de Bourgogne, en attendant leur
 Rapporteur ou leur Aduocat, verront au moins à l'ou-
 uerture de ce Liuret, de quelle façon ie vous honore,
 & qu'en vous seul ie reuere plus qu'Aristote, plus que
 Senegue, plus que Sophocle, plus qu'Euripide, plus que⁷⁰
 Terence, plus qu'Horace, plus que Plaute, & generalement
 plus que tous ceux qui se sont meslez de donner des regles
 à nostre Theatre. Pour moy ie puis me vanter que mon
 Ouurage ne tient rien d'eux, & que si i'estois capable
 d'en adjouster quelqu'autre à celui cy, ie voudrois qu'il⁷⁵
 tint tout de vous. Cette façon de vous louer est juste
 & veritable, autant qu'elle est éloignée de celle de nos faiseurs
 d'Epistres Dedicatoires, qui font faire hauts faits d'Armes
 & gagner des Batailles à des gens qui n'ont iamais veu
 leur Espée hors du fourreau; qui pour la naissance les⁸⁰
 font sortir de la Coste de S. Louis, & vne infinité d'autres
 bagatelles, qui ne sortiroient iamais du bout de leur plume,
 s'ils n'en esperoient autre chose que ce que i'attens de
 mon Libraire. Je sçay bien faire la diference d'vn Au-
 theur qui louë avec justice & sçauamment, à ceux qui⁸⁵
 hazardent leur reputation pour voir seulement sur du
 papier leurs noms écrits en lettres d'or; & comme toute
 l'Europe connoist le fameux & l'illustre Nom de Corneille,
 si toute l'Europe lisoit cecy, elle verroit bien que c'est de
 luy de qui ie veux parler: Oüy, sçauant & inimitable⁹⁰
 Maistre de l'Art, c'est de vous de qui ie parle, & pour
 qui i'ose dire qu'il me reste encor vn petit scrupule; C'est
 qu'il ny a gueres d'apparence de demander la protection
 d'vn meschant & d'vn parricide, à vn homme d'vne Pieté
 reconnuë, & à celuy qui a fait voir à toute la terre par⁹⁵
 vn Ouurage immortel autant qu'instructif, le Chemin qu'il
 faut prendre pour euitier la punition de ce Fils Criminel.

*C'est pour cela que ie vous demande beaucoup d'indulgence,
& la bonté de ne me condamner pas tout seul, puis que
100 ie n'ay failly que par conseil, & que mes Compagnons
sont autant coupables que moy; Mais faites-moy la grace
de croire qu'ils ne seront iamais, tant que ie le suis,*

MONSIEUR

Vostre tres-humble & tres-
obeissant Serviteur,
DE VILLIERS.

AU LECTEUR.

Si tu me demandes pourquoi i'ay fait imprimer cette Piece, ie te diray que ie n'en sçay pas bien la raison; & si tu me dis que par cette réponse ie te donne sujet de n'auoir pas trop bonne opinion de moy, ie te re-
pliqueray, que ie l'ay encore plus mauuaise que toy, qui⁵ en jugeras sur l'etiquette du sac, sans me connoistre, quoy qu'il me fust assez difficile de passer pour inconnu à Paris. Ie seray pourtant bien aise de te satisfaire, & de te dire le plus succintement que ie pourray, pour t'épargner du temps qui t'est peut estre necessaire ailleurs, que ie suis¹⁰ vn des Comediens de la Seule Troupe Royale, & seule entretenus par la Majesté; que mes Compagnons infatuez de ce titre *du Festin de Pierre* ou *du Fils Criminel*, apres auoir veu tout Paris courir à la foule pour en voir la representation qu'en ont faite les Comediens Italiens,¹⁵ se font persuadez, que si ce Sujet estoit mis en François pour l'intelligence de ceux qui n'entendent pas l'Italien, dont le nombre est grand à Paris, & que ce fut mesme en des Vers tels quels, comme sont ceux-cy, cela nous attireroit vn grand nombre de ceux qui ne s'attachent pas²⁰ à cette regularité si recherchée, mais si peu trouuée jusqu'icy; & que pourueu que la Figure de D. Pierre, & celle de son Cheual, fussent bien faites & bien proportionnées, la Piece seroit dans les regles qu'ils demandent. Ce grand nombre là apporte de l'argent, c'est cet argent²⁵ en partie qui fait subsister nostre Theatre: Mes Compagnons & moy qui en auons besoin aussi bien que beau-

coup d'autres, auons jetté les yeux sur ce Sujet; & comme ils ſçaient que ie ſuis extrêmement attaché à tout ce qui
 30 regarde les intereſts de noſtre Troupe, ils ont crû que ie harzarderois le paquet, & que ie confiderois fort peu ce que l'on pourroit dire de l'Autheur, ſi la Piece reüſſiſſoit. Ils ont eu raiſon, parce qu'ils ont eu ce qu'ils ſouhaitoient; i'en ſuis rauy pour l'amour d'eux, & pour l'amour de
 35 moy-meſme. Tu me diras que cecy ne fait que pour la representation, & que ie te doy raiſon de ce que ie la fais imprimer, puis que moy-meſme i'en ay ſi mauuaife opinion: Prends la peine de lire la Lettre que i'en fais à Monſieur de Corneille, tu y verras ma réponſe & ta
 40 ſatisfaction. Ce qui me reſte à te dire, c'eſt que ſi en la liſant tu la trouues bonne, tu te tromperas; mais auſſi ſi tu la condamnes abſolument, & qu'il te prenne enuie de la voir à l'Hoſtel de Bourgogne, tu te dementiras aſſeurement. Ne deſaprouue pas ma modeſtie, & mets ce
 45 Liuret dans ta poche; tu en as leu quelques-vns aſſeurement moins capables de te diuertir.

41 tu te tromperas] tu me tromperas.

ACTEURS.

D. ALVAROS, Pere de D. Iñan.

D. IVAN.

D. PHILIPPE, Amant d'Amarille.

AMARILLE.

LUCIE, Suiivante d'Amarille.

D. PIERRE, Pere d'Amarille.

LE PREVOST.

1. ARCHER.

2. ARCHERS.

VN PELERIN.

ORIANE, Bergere.

BELINDE, Bergere.

PHILEMON, Païfan.

MACETTE, Femme de Philemon.

LE MARIÉ.

LA MARIÉE.

L'OMBRE de D. Pierre.

PHILIPIN, Valet de D. Iñan.

Valets de Dom Pierre.

*La Scene est à Seuille, & dans quelques lieux fort proches
de la Ville.*

[1]

LE FESTIN DE PIERRE

OU

LE FILS CRIMINEL.
TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Amarille.

Vraymant, vous tardez bien à me venir treuer!

Lucie.

Dom Philippe, Madame

Amarille.

Et bien.

Lucie.

Vient d'arriuer.

Amarille.

Ah! ne me surprens point par vne fausse joye.

Lucie.

Il marche sur mes pas, & de plus, il m'enuoye

Amarille.

Comment! il t'a parlé?

[2]

Lucie.

Si bien que vous verrez

5

Si ie suis veritable, & si vous me croirez.

Il m'a dit qu'il ne peut supporter vostre absence,

Qu'il a quitté Madrid avecques diligence,

Que de voir sa Maistresse il veut auoir l'honneur,

Auant que de parler à nostre Gouverneur.

10

Amarille.

Lucie, vne sueur me couure le visage,
Qui, si ie ne me trompe, est de mauuais présage.

Lucie.

Madame, laissez là la superstition,
Et songez seulement à la reception
15 Que vous luy deuez faire; apres tout, il me semble
Que vous vous preparez fort mal

Amarille.

Helas! ie tremble,
Je suis toute interdite, & ie ne sçay comment
Je pourray, sans rougir, l'aborder seulement.

Lucie.

Comment? quitter la Cour, venir à toute bride,
20 Ne prendre que l'Amour pour escorte & pour guide,
A vous voir seulement borner tous ses plaisirs,
Et vous luy répondez de pleurs, & de soupirs!

Amarille.

Pour te dire le vray, ton début m'a surprise;
Lucie, attens vn peu que ie me sois remise:
25 Quand ie me ressouuiens, quoy qu'il fut éloigné,
Que dans la passion il n'a rien épargné,
Et que par tant de soins, & tant de bons offices,
Il m'a forcée enfin d'agréer ses seruices,
Qu'il a tout méprisé pour se donner à moy,
30 Je me sens obligée à luy donner ma foy:
Mais mon Pere a pour luy quelque froideur secrete.

Lucie.

Je m'en vay, s'il vous plaist, estre son Interprete.
C'est que dans l'Entreprise, où tous les reuoltez
Attaquoient cet Estat presque de tous costez,
35 Où Dom Philippe fit des actions si belles,
[3] Quand d'un bras indomptable il chassa les rebelles
Qu'au retour du combat, ce vainqueur genereux,
Pour la premiere fois vous presenta ses vœux,
Qu'en presence de tous on luy donna la gloire
40 D'auoir contribué luy seul à la victoire;
Vostre Pere en conceut dans le cœur vn dépit,

Presumant que par là s'abaissoit son crédit,
Je l'ay sçu par adresse, & que porté d'enuie
Il ne l'a pû depuis reuoir sans jalousie.

Amarille.

Helas! depuis ce temps nous ne l'auions pas veu; 45
Mais estant ce qu'il est, le Gouverneur a crû
Qu'il ne luy pouuoit pas raurir sans injustice
L'honneur que meritoit cet important seruice:
Mais il ne peut aussi raurir, sans estre ingrat,
La gloire que mon Pere acquit en ce combat, 50
Et qu'en la faction entierement détruite
Il doit tout à son bras ainsi qu'à sa conduite.
Mais il tarde beaucoup!

Lucie.

Comment! le cœur vous bat!

Amarille.

Il ne rendit iamais vn si rude combat;
Et s'il n'est secouru

Lucie.

N'en foyez plus en peine, 55
Il vient, que vostre esprit ne soit plus à la gesne;
Car nous voyons assez que ce cœur innocent
Ne scauroit plus cacher l'aise qu'il en ressent.

Amarille.

Helas! parle pour moy.

Lucie.

Vous estes admirable!

Si i'estois à ses yeux autant que vous aimable, 60
Ne vous en pensez pas moquer, ie sçay fort bien
Qu'il ne s'ennuyroit pas dedans mon entretien.

[4]

SCENE II.

D. PHILIPPE, AMARILLE, LUCIE.

D. Philippe.

Adorable Beauté pour qui mon cœur soupire,
Incomparable objet dont i'adore l'Empire,
Beaux yeux, mes seuls vainqueurs, dont les regards puissans 65
Ont captiué mon ame, & raury tous mes sens,

- Ouvrage le plus beau qu'ait produit la Nature,
 Tiendrez-vous plus long-temps mon ame à la torture?
 N'aurez-vous point pitié de voir à vos genoux
 70 Un Amant si fidele, & qui se meurt pour vous?
 J'ay cent fois imploré le secours de la Parque,
 J'ay de mon desespoir donné plus d'une marque,
 Et loin de m'affranchir de tant de maux souffers,
 Je redouble ma chaîne, & resserre mes fers:
 75 N'auez-vous point encor assez de connoissance
 De mes submissions? de ma perseverance?
 Mes soins et mes respects vous sont-ils inconnus?

Amarille.

- Ah! Dom Philippe, au point qu'éclatent vos vertus,
 Que vous auez grand tort d'accuser d'injustice
 80 Un cœur reconnoissant, & qui hait l'artifice!
 Vos services m'ont plu, ie ne le puis celer,
 Et sans qu'il faille icy davantage en parler,
 Je les scay, ie les croy, j'ay pour eux de l'estime,
 Ils sont exempts de feinte, ils sont exempts de crime;
 85 Celuy qui me les rend les graue dans mon cœur
 Par eux il s'est acquis le nom de mon vainqueur,
 Ce cœur reconnoissant luy dit bien qu'il espere;
 Mais enfin ie suis Fille, & ie dépens d'un Pere.

D. Philippe.

- Ah Pere trop cruel! tyrannique pouvoir,
 90 Qui va bien-tost reduire vne ame au desespoir!
 [5] Et quoy! par vne Loy si dure & si barbare,
 Faudra-t'il qu'une Amour si constante & si rare . . .

Amarille.

- Arrestez-vous, de grace, épargnez vn discours
 Qui n'a rien de commun avecques vos amours:
 95 Vous m'outragez sans doute, & vous feriez vn crime
 De cette passion que ie croy legitime:
 Reflexissez vn peu sur ces prompts mouemens,
 Vous travaillez fort mal à vos contentemens,
 Et vous obscurcissez par cette violence . . .

D. Philippe.

Et bien donc, ie m'impose vn eternel silence, 100
 Madame, & ie suis prest de bruler, de souffrir,
 Que dis-je de bruler? ie suis prest à mourir;
 Oüy ie mourray plustost, qu'un insolent murmure
 Choque ce que l'on doit aux Loix de la Nature;
 Et plustost qu'irriter vn chef-d'œuvre si beau, 105
 A vos pieds maintenant ie feray mon tombeau.

Amarille.

Ah! ne triomphez pas icy de ma foiblesse,
 Mourir! ce mot me choque, & biẽ plus, il me blesse;
 Ie vous aime, & mon cœur prest à vous secourir,
 Vous defend de iamais me parler de mourir: 110
 Cet aueu dit assez que mon ame ingenuẽ,
 En choquant mon deuoir, se montre toute nuẽ,
 Et qu'enfin mon amour veut exiger de moy,
 En faueur de Philippe, vne sincere foy,
 Et luy jurer que rien deormais n'est capable 115
 De luy faire changer le titre d'immuable.

D. Philippe.

Merueille des Beutez, diuin charme des yeux,
 Que ces mots sont touchans! que i'en suis glorieux!
 Mais parmy tant de biens que ma peine est extrême!
 Je scay, pour m'affliger, qu'un Dom Itian vous aime, 120
 Qu'il dit que vous l'aimez, qu'il a la vanité
 D'asseurer en tous lieux qu'il en est écouté,
 Que vous prestez l'oreille à ses discours infames,
 Et que vous approuvez & ses soins, & ses flâmes:
 Mais si vous permettez que ie luy fasse voir, 125
 [6] Comme il doit, l'insolent, rentrer dans son deuoir,
 Quel qu'il puisse estre enfin, ie luy feray connoistre
 Que ce discours ne part que d'un lâche & d'un traître.

Amarille.

Sans passion, de grace, il n'est pas de besoin,
 Ny de vous emporter, ny de prendre ce soin, 130
 Quoy qu'il puisse arriuer ie vous seray fidelle:
 Tous les tourmens offerts, la mort la plus cruelle

Ne détourneroient pas vn si iuste deffein ;
 A vous seul ie referue & mon cœur, & ma main,
 135 Je puis, sans m'offenser, auoir cette pensée,
 Et ma vertu par là ne peut estre bleffée.

D. Philippe.

Ah ! diuine Amarille, arrêtez-vous vn peu ;
 Par ces mots si charmans vous augmentez mon feu ;
 Et rien d'oresnauant ne peut estre capable
 140 D'alterer vne amour qui n'a point de semblable.
 Sur cette verité puis-je esperer ce soir,
 Pour vous la confirmer, le bonheur de vous voir ?
 Si i'obtiens cette grace à nulle autre seconde,
 Amarille, ie suis le plus heureux du monde.

Amarille.

145 Aussi-tost que le jour fera place à la nuit,
 Venez aßeurement sans escorte, & sans bruit,
 Je vous entretiendray deffous cette fenestre.

SCENE III.

D. JUAN, D. PHILIPPE, AMARILLE.

D. Juan.

Je vous y preuiendray, pour vous faire conneestre
 Qu'un Amant méprisé méprise le danger,
 150 Quand son jaloux dépit l'oblige à se venger.

D. Philippe.

L'attens ces doux momens avec impatience,
 Pour monstrier qu'il n'est rien d'égal à ma constance.

Amarille.

[7] Et pour montrer la mienne, adieu, soyez certain
 Qu'à vous seul ie referue & mon cœur, & ma main.

D. Philippe.

155 Ah ! que vous me liurez de sensibiles atteintes !
 Il faut, belle Amarille, il faut bannir les craintes,
 Vostre foy m'en aßeure, & viure sous vos Loix,
 C'est estre plus heureux que commander aux Rois.

149 méprisé] méprise.

D. Juan *seul.*

Ne te réjouis point d'une telle promesse,
 Tu ne possèdes pas encore ta Maîtresse, 180
 Et quoy que mon amour ne soit pas violent,
 Que ie ne veuille icy passer que pour galant,
 Je te veux faire voir dedans cette poursuite
 Que ie ne manque pas d'adresse & de conduite:
 Je sçay feindre des maux, & d'un ton innocent, 185
 Je fay l'extasié, ie fay le languissant;
 Je fais adroitement mes approches, i'affiege,
 Je fay donner ainsi la beauté dans le piege:
 Je jure que ie suis plein de fidélité,
 J'atteste tous les Dieux sur cette verité; 170
 Je luy dis que ses yeux ont fait naître en mon ame
 Des desirs tous brulans, des transports tous de flâme;
 Et qu'au piteux estat où me reduit l'amour,
 Il faut me secourir, ou me raurir le jour.
 C'est de cette façon, c'est dessous cette feinte 175
 Qu'on voit enfin l'amour l'emporter sur la crainte:
 Amarille, c'est là que vostre passion
 Ne pourra l'emporter sur ma precaution,
 Et que ie reduiray vos projets en fumée.
 Aimez, aimez Philippe, & foyez-en aimée, 180
 Je vay vous preuenir, & dans la fin du jour
 Vous verrez si ie sçay contenter mon amour.
 J'entens quelqu'un, fortons.

[8]

SCENE IV.

D. ALVAROS, PHILIPIN.

D. Alvaros.

Ah! malheur déplorable!

Pere trop malheureux d'un enfant exécration!
 De quels yeux maintenant oferay-je plus voir 185
 Un Fils qui foule aux pieds l'honneur & le deuoir?
 Qui n'a qu'impietez, & que fureurs dans l'ame?
 Qui va porter par tout & le fer, & la flâme?

- Et qui, sans respecter le sexe, ny le rang,
 190 Tuë, enleue, assassine, & s'abreuue de sang?
 Honneur que i'emportoie dedans la sepulture,
 Falloit-il qu'un prodige horrible en la Nature,
 Par des crimes si grands eut bien osé ternir
 Un renom éclatant qui n'auroit pû finir?
 195 Helas! que me sert-il d'auroir porté ma gloire
 Aux oreilles des Rois, & jusque dans l'Histoire,
 Si celui qui devoit l'accroistre & l'éclaircir
 L'efface d'un seul trait, & s'en va l'obscurcir?
 Las! il n'est que trop vray que les vertus des Peres
 200 Ne sont pas aux enfans des biens hereditaires,
 Et que le soin qu'on prend à les bien élever
 Souvent les precipite au lieu de les sauver.
 Après ceux que j'ay pris, grands Dieux, faites le reste,
 Détournez un malheur si grand & si funeste;
 205 Ou si vous le voulez punir de ses forfaits,
 Dieux! accordez la mort à mes justes souhaits.

Philipin.

- Monsieur, un tel souhait n'est pas fort raisonnable;
 Si Madame la Mort au cœur impitoyable
 Se presentoit à vous avec son nez camus,
 210 Vous en appelleriez, ma foy, comme d'abus.
 Mais voulez-vous m'entendre, & voulez-vous me croire?
 [9] Puis qu'il n'a point de soin d'auroir place en l'Histoire
 Il faut presentement, & sans plus consulter,
 Ne luy donner plus rien, & le des-heriter;
 215 Et s'il ne devient point par là plus raisonnable,
 Il faudra le maudire, & l'enuoyer au Diable.

D. Alvaros.

Taisez-vous, Philipin, vos importuns discours
 Ne sont pas de saison.

Philipin.

- Non, mais aussi toujours,
 Juste Ciel! justes Dieux, détournez la tempeste,
 220 Sauvez mon Fils, du coup qui menace sa teste;
 Ou si vostre bonté ne veut le secourir,
 Accordez à mes vœux la grace de mourir.

Sans les importuner de vos cris lamentables,
Vaut-il pas mieux qu'il soit à tous les mille Diabes?

D. Alvaros.

Une seconde fois, taifez-vous, Philipin.

225

Philipin.

Car pour vous dire vray, c'est vn Maistre Gonin
Qui n'a point de repos, qui furette sans cesse,
Qui fait le langoureux aupres d'une Maistresse,
Et qui sur vn refus, ou le moindre détour,
Ou de force, ou de gré, contente son amour.

230

D. Alvaros.

C'est ce qui m'épouuante, & c'est ce qui me tuë.

Philipin.

Il n'a pas plustost dit, que le Drôle effectua.

D. Alvaros.

C'est par là que ie pers le sens, & la raison.

Philipin.

C'est par là que mes maux sont sans comparaifon;
Car pendant la folie, & tout ce badinage,
Ie ne boy ny ne mange, & c'est dequoy i'enrage.
Le voicy.

235

D. Alvaros.

Pren pitié d'un Pere malheureux,
Ciel, & touche son cœur, en exauçant mes vœux.

[10]

SCENE V.

D. JUAN, D. ALVAROS, PHILIPIN.

D. Juan.

Quoy! mon Pere est icy! que ie suis miserable!
Il s'en va me côter, sans doute, quelque fable;
Mais s'il nous fait encor des discours ennuyeux,
Sortons, & sans repliche abandonnons ces lieux.

240

D. Alvaros.

Dom Juan, aujourd'huy le sang & la nature
Joint à l'affection sincere & toute pure,
Que ie vous porte encor, veut que vous écoutiez
De folides conseils, que vous en profitiez,

245

245 encor]encore.

Et que ne foulant pas aux pieds mes remontrances,
 Vous implorieriez des Dieux les hautes assistances;
 Que si vous ne songez, ingrat, à les flechir,
 250 Votre abyfme est ouuert, vous n'y fçauriez gauchir;
 Regardez fous vos pas vn gouffre épouuantable
 Prest à vous engloutir au lit comme à la table;
 Pour vous en retirer ie vous preste la main;
 Trauaillez, trauaillez, fans attendre à demain;
 255 Ne fermez pas l'oreille aux aduis d'un bon Pere,
 Seruez-vous des confeils que le Ciel luy fuggere;
 Reprenez, reprenez de meilleurs sentimens,
 Etouffez pour iamais ces brutaux mouuemens.
 Je fçay qu'il est des temps où la chaleur de l'âge
 260 A quelques libertez pour porter vn courage;
 Mais que dans celuy dont vous touchez la faifon,
 Vous perdiez lâchement le fens & la raifon!
 C'est ce qui, fans mentir, me fuprend & m'afflige;
 Voyez les sentimens à quoy l'amour m'oblige;
 265 Otez de votre efprit ces lâches paffions
 Qui terniffent l'éclat des belles actions.

D. Juan.

Si les miennes estoient fujettes à l'enuie,
 Vous prendriez moins de foins à cenfurer ma vie,
 [11] Vous fongeriez ailleurs, & n'outrageriez point
 270 Un Fils que vos difcours choquêt au dernier point,
 Et qui n'entreprend rien que l'âge n'autorife.

D. Alvaros.

Ce propos infolent a mon ame fuprife:
 Quoy! l'âge t'autorife en tes lâches deffeins?
 Que ie plains ta manie! hélas! que ie la crains!
 275 Efprit pernecieux, font-ce là tes penfées?
 Des Filles de Maifon fuprifes & forcées,
 Mettre crime fur crime en vn mefme moment,
 L'âge te le peut-il permettre impunement?
 L'âge autorife-t'il des forfaits fi damnales?

Philipin.

280 Il dit qu'il en a veu bien d'autres dans les Fables.

266 terniffent] terniffent.

270 que] qui.

276 de] des.

D. Alvaros.

Tu crois que l'on t'estime, & qu'on nomme valeur
 D'estre ainsi redoutable à tous les gens d'honneur?
 Mais viença, sçais-tu bien jusqu'où va cette estime?
 A t'appeller impie, à détester ton crime,
 Comme le plus horrible & le plus odieux 285
 Qui fut iamais commis à la face des Dieux.
 Sans exercer icy ta fureur & ta rage,
 Va dans l'occasion signaler ton courage,
 C'est là qu'il faut montrer tes inclinations,
 C'est là qu'il faut borner toutes tes passions; 290
 Qu'il faut surprêdre vn Fort, & forcer des murailles;
 Non pas perdre le temps à liurer des batailles
 A des cœurs innocens qui n'aiment que la paix,
 Et qui tremblent sans cesse au bruit de tes forfaits.

D. Juan:

Souffriray-je long-temps toutes vos resveries? 295
 De finistres effets elles seront suiuiies,
 Si vous portez plus loin vos importunitez.
 Ah Dieux! que la vieilleſſe a d'incommoditez!
 De grace, finissez ces importuns reproches,
 Je ſens d'vne fureur les ſecrettes approches 300
 Qui pourroient . . .

D. Alvaros.

A ton Pere, eſprit pernicieux!

[12] Tu ne peux éuiter la colere des Dieux,
 Leur justice . . .

D. Juan.

Le feu de mes jeunes années
 Ne peut souffrir encor mes passions bornées,
 Il ne ſçauroit donner de regle à mes deſirs, 305
 Et ie ne preſcris point de borne à mes plaiſirs.
 Ie ne vous connoy plus, ny ne vous veux connoiſtre,
 Ie ne veux plus souffrir de Pere, ny de Maiſtre;
 Et ſi les Dieux vouloient m'impoſer vne Loy,
 Ie ne voudrois ny Dieux, Perè, Maiſtre, ny Roy. 310

D. Alvaros.

- Qu'ay-je plus à tenter sur cette ame insensée,
 Dont le crime aujourd'huy fait toute la pensée?
 Grands Dieux, voyez ma peine, & ne permettez pas
 Qu'il tombe où le Démon précipite ses pas.
- 315 Ah! mon Fils, par l'amour, par la bonté d'un Pere
 Pendant à tes genoux, & qui se desespera,
 Par le genereux sang de tes nobles Ayeux,
 Par le sacré respect que nous deuons aux Dieux,
 Par mes sensibles maux, par ma douleur amere,
- 320 Permets que ie respire, & permets que i'espere;
 Défile toy les yeux, & n'abandonne pas
 Trop inhumainement ton vieux Pere au trépas.
 Si toujours ma tendresse excita ta colere,
 Si ta main d'un soufflet a fait rougir ton Pere,
- 325 Et si ton cœur ne veut cesser d'estre inhumain,
 Et si tu l'aimes mieux, tien, ie t'ouvre mon sein:
 Frappes, frappes, cruel, & planges-y tes armes;
 Un Pere t'en conjure avec l'eau de ses larmes.

D. Juan.

- Ecoutez en deux mots ma resolution:
 330 Mon ame condamnée aux peines d'Ixion,
 Souffrir tous les tourmens de l'alteré Tantale,
 Et épuiser moy seul la Justice infernale,
 Lasser tous les Bourreaux dessus moy tour à tour,
 M'exposer cent mille ans au deuorant Vautour,
- 335 Tout cela dans mon cœur n'imprime aucune crainte;
 Et si d'un repentir mon ame estoit atteinte....

[13]

D. Alvaros.

- Justes Dieux, épargnez à ce Fils criminel,
 A ma priere ardente, un supplice eternal.

D. Juan.

- Allez les inuoyer, c'est ce que ie desire.

D. Alvaros.

- 340 Mon sort est malheureux, mais le tien sera pire.

D. Juan.

- Que le sort soit prospere, ou qu'il soit ennuyeux,
 Je suis mon Roy, mon Maître, & mon sort, & mes Dieux.

Philipin.
Monfieur.

D. Juan.
Que me veux-tu?

Philipin.
Deux petits mots, de grace.
D. Juan.

Parle.
Philipin.

Dites-vn peu ce qu'il faut que ie faffe;
Si ie vous entens bien, vous renoncez à tout, 345
Dieux, Diables, Hômes, Cieux, de l'vn à l'autre bout;
Et fi ces Meflieurs là vous renoncent de mefme,
Où diable aller fouper?

D. Juan.
O l'infolence extrême!

Philipin, *en luy donnant vn coup de pied**).
Ayez pitié de moy, Monfieur, car ie fuis mort;
Je veux qu'il foit pendu, mais en dernier reffort. 350

D. Alvaros.
Ah! le Ciel punira ton extrême infolence.

D. Juan.
Mais retenez la voftre.

D. Alvaros.
Ah Ciel! prens ma defence,
Et ne luy permets pas

D. Juan *luy donnant vn coup de poing*.
Vos cris font fuperflus,

[14] Allez, retirez-vous.

D. Alvaros.
Helas! ie n'en puis plus.

D. Juan.
Suy moy.

Philipin.
Pauvre Valet, à quelles aduantures, 355
Gourmades, coups de pieds, coups de bâtons, injures . . .

D. Juan.
Quoy?

*) Jedenfalls steht die Bühnenweisung nicht am rechten Orte, sie ist wohl um zwei Zeilen zurückzusetzen.

Philipin.

Rien du tout; allons, il me rotteroit de coups.

D. Alvaros *seul*.

- Trop pitoyable Ciel, c'est maintenant à vous,
 Oty, Dieux, c'est maintenāt à vous que ie m'adresse,
 360 Confiderez mes pleurs, regardez ma tristesse,
 Et si vous n'estes pas sans armes, & sans yeux,
 Punissez l'attentat de ce monstre odieux.
 Quoy! vous voyez vn fils avec tant d'insolence
 Contre son Pere vsfer de tant de violence?
 365 Quoy! vous voyez icy des coupables mortels
 Avec impieté renuerfer vos Autels,
 Et vos bras sont oisifs, & retiennent la foudre
 Qui dût auoir déjà reduit ce monstre en poudre!
 Mais où m'emporte icy l'excès de la douleur?
 370 Helas! ie suis auengle en vn si grand malheur;
 Faites plutoft, grands Dieux, qu'il conçoie l'enuie
 De quitter pour iamais sa detestable vie;
 Ou si vostre bonté n'écoute pas ma voix,
 Il ne faut plus languir, la mort seule est mon choix,
 375 Oty, plutoft que de voir les maux que i'apréhende,
 Dieux, donnez-moy la mort que mon cœur vous demande.

Fin du premier Acte.

[15]

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

*Dans l'entre-Acte D. Iuan passe dans vn Balcon, & laisse
 Philipin en sentinelle.*

Philipin *seul*.

- Ie voudrois bien sçauoir que veut dire cela?
 Ie voudrois bien sçauoir qui diable m'a mis là?
 Qui m'a si bien planté sans armes, sans chādelle,
 380 Pour épier les gens, & faire sentinelle,
 Où deuant que d'auoir atteint le lendemain,
 Ie mourray de frayeur, si ie ne meurs de faim?

376 donnez-moy] donne-moy.

Helas ! il ne faut pas attendre dauantage,
 Je suis mort, autant vaut, mais ie me meurs de rage,
 De voir qu'après auoir jeûné depuis hier, 385
 Cela n'est point marqué dedans le Kalendrier.
 Pauvre inconsideré ! complaisance trop rude !
 A quoy t'expose icy ta lâche seruitude ?
 Et pourquoy t'attacher aupres d'un maistre fou,
 Qui t'a plus de cent fois pensé casser le cou ? 390
 Et qui pendant qu'il va surprendre vne Maistresse
 A plus de mille coups expose ta foiblesse ?
 Le Diable, vn de ces jours, l'emportera-t'il point ?
 Ah ! s'il ne m'en pouoit couter que mon pourpoint,
 Que ie le donneroie de bon cœur, ou ie meure, 395
 A qui voudroit icy l'assommer tout à l'heure ;
 Mais prenons garde à nous, & soyons diligens
 En cas qu'on nous surprit ; Amarille a des gens,
 Dom Pedre est fort mutin ; & si Mōsieur mō Maistre
 Est surpris là dedans, que dira-t'il, le traistre ? 400
 Mais juste Ciel ! qu'entens-je ? ô pitoyables cris !
 Quel vacarme est-ce là ? ç'en est fait, ie suis pris.

[16]

SCENE II.

AMARILLE, D. PEDRE, D. JUAN, PHILIPIN, VALETS.

Amarille.

A la force, au secours, on m'enleue ! on me tuë !

Philipin.

Il ne faut pas icy faire le pied de Gruë ;
 Dénichons viftement.

D. Pedre.

Quel desordre est ce cy ? 405

Effronté rauisseur, que viens-tu faire icy ?
 Jusques entre mes bras venir raur ma Fille !
 S'attaquer à l'honneur d'une illustre Famille !
 Il faut mourir . . . ah Ciel ! mon vnique recours.

D. Juan luy portant vn coup d'épée.

Appelle maintenant le Ciel à ton secours, 410
 Voila ce que merite vn insolent langage.

D. Pedre.

A moy, ie suis bleffé.

Amarille aux Valets.

Poursuivez-le, courage.

D. Juan.

Infolens, le premier qui s'auance d'un pas,
Qui branle seulement, ie l'envoye au trépas.

Amarille.

415 Canailles, vous fuyez, vous épargnez un traître,
Alors qu'il faut venger la mort d'un si bon Maître.

D. Pedre.

Ma fille, ie me meurs, adieu, souuenez-vous,
Que Dom Philippe doit estre un iour vostre Epoux :
L'auois pour cet Hymen un peu de repugnance ;
420 C'estoit, ie le confesse, avec peu d'apparence,
Mais vous en estiez cause, à present dites luy
Que ie le reconnoy pour mon gendre aujourd'huy,
Comme tel qu'il se doit venger en sa colere
De l'affront de la Fille, & de la mort du Pere ;
425 Et pour vous acquiter d'un si juste deuoir,
[17] Montrez ce que sur luy vous auez de pouuoir,
Adieu, ie n'en puis plus, c'en est fait, & i'expire.

Amarille.

Commandement funeste ! ah trop cruel martyre !
Mon Pere, mon cher Pere, ah ! de grace, écoutez.
430 Au secours, ah ! i'appelle en vain de tous costez ;
Il ne respire plus, sa belle ame est partie,
Ciel, donnez à la mienne une mesme sortie,
C'est mon sang qui s'écoule, & qui se perd icy,
Et si mon Pere meurt, ie veux mourir aussi.
435 Justes Dieux, à quel sort m'auez-vous reseruée ?
J'éuite le malheur de me voir enleuée ?
Mais un plus grand cent fois me fait au mesme pas
Perdre un Pere si bon, qui meurt entre mes bras ;
Mais les pleurs à nos maux donnent-ils allegiance ?
440 Non, non, sechons nos yeux, courons à la vengeance ;
Puis qu'un Pere mourant nous le commande ainfi,
Plustost qu'en ce dessein mon cœur n'ait reüssy,

Perçons-le, & faisons voir par vn effet visible
A quel point cette mort nous doit estre sensible:
Mais ie n'apperçois pas que ie perds temps icy,
Tandis qu'il faut chercher

445

SCENE III.

D. PHILIPPE, AMARILLE.

D. Philippe.

Quel defordre est-ce cy?

Amarille, d'où vient la douleur apparente

Amarille.

Mon Pere est mort, voyez Amarille mourante.

D. Philippe.

Amarille, mon ame! ah! ie comprends assez
Combien en ce malheur mes vœux sont trauersez;
Mais nōmez moi l'auteur d'un coup si plein de rage
Et quel est le Démon qui fait tout ce rauage.

450

Amarille.

Helas! c'est Dom Jūan.

D. Philippe.

Dom Jūan! l'inhumain!

[18] Quoy qu'il fasse, il ne peut se sauuer de ma main;
Non, ie le pourfuiuray jusques dans les abysses,
Je ne croy point d'azile au monde pour ses crimes;
Quelque part qu'il se cache, il ne peut euitier
La mort que dans le sein mon bras va luy porter.

455

Amarille.

Mais le conoissez-vous?

D. Philippe.

J'ay si peu veu ce traistre,

Que i'auray, sans mentir, peine à le reconnoître;
Mais avec tant de soins ie m'en informeray,
Qu'au bruit de ses forfaits ie le decouriray.

460

Amarille.

Il ne peut estre loin, on le joindra sans doute,
Si nous mettons bien-tost le Preuost sur sa route.

Sa taille? D. Philippe.

Amarille.
Belle, & riche.

D. Philippe.
Son air?

Amarille.

465

Audacieux.

Et son poil?

D. Philippe.

Amarille.
Affez blond.

D. Philippe.
Et son port?

Amarille.

Glorieux;

Mais au reste, vn infame, vn brutal.

D. Philippe.

Amarille,
Il faut faire fermer les portes de la Ville;
Mais comment s'est dōc fait vn coup si malheureux?

Amarille.

- 470 Qu'vn moment couste cher souuent aux amoureux,
La nuit n'a pas plustost commencé de parestre
Que ie vous attendois deffous cette fenestre,
[19] Afin d'auoir le bien de parler avec vous:
Luy, ie ne sçay comment, a s  eu le rendez-vous,
475 Il s'est coulé ceans pas quelque stratagème,
Qui me met, sans mentir, dans vne peine extrême.
Sur vn bruit i'ay couru, croyant que c'estoit vous,
Qui ponctuellement veniez au rendez-vous;
Mais entrant au Balcon, i'ay senty cet infame,
480 Qui m'a saisie au bras, mais qui m'a saisi l'ame
D'une frayeur si forte en cette extremité,
Qu'impuissante aux efforts de ce Tygre irrité,
I'eusse p   succomber à sa fureur brutale,
Si mon Pere à mes cris n'eut forty de la Salle,

480 In dem alten Druck steht am Ende des Verses ein Punkt.

Avec quelqu'un des siens, & tâché d'arrester 485
 L'insolent qui vouloit nostre honneur emporter :
 Il le poursuit de pres, il le joint dans la rue,
 Mais délaissé des siens, le scelerat le tuë ;
 Et moy qui vay mourir sous l'excès des ennuis,
 Secourez-moy, de grace, en l'estat où ie suis. 490

D. Philippe.

Oùy, ie vous seruiray ; traistre, assassin, infame,
 De ton sein criminel ie veux arracher l'ame ;
 Et mon bras va laisser de ta brutalité
 Vn exemple immortel à la posterité :
 Non, non, il n'est plus temps de répandre des larmes, 495
 Vengeōs la mort d'un Pere, allōs, courōs aux armes,
 Et d'une mesme main vengeons encor l'affront,
 Qui s'adressant à vous, rejalt sur mon front :
 J'auray les yeux à tout, trop aimable Amarille,
 Pour ne vous rendre pas vn seruice inutile, 500
 Ie suis dans ce péril incapable d'effroy,
 La Iustice et les Dieux trauailleront pour moy ;
 Adieu donc, & tenez ma parole engagée,
 De ne me voir iamais, ou de vous voir vengée ;
 Et ie veux qu'aujourd'huy l'amour & le deuoir 505
 Montrent ce que sur moy vous auez de pouuoir.

SCENE IV.

Philipin sortant d'où il s'estoit caché.

Les Tueurs sont partis, fortons de ma cachette ;
 Ie suis presque auéglé de faire l'échauguette,
 [20] Pour voir ce que feroit ce malheureux Causeur :
 Larron pris sur le fait n'eut iamais tant de peur : 510
 Ie croy que le meilleur seroit d'aller bien viste
 Chercher . . . Ce n'est pas moy, Messieurs, ie cherche gifte :
 Ah ! par la teste-bleu ie pensois estre pris ;
 Si ie tombe au pouuoir de ces malins esprits,
 Qui vont rodans de nuit, tout de bon, que diray-je ? 515
 Ie suis vn pauvre hère attrapé dans le piège,

Qui fers le plus méchant, le plus capricieux
 Qu'on puisse voir deffous la calotte des Cieux.
 Vn qui commet par tout des crimes effroyables,
 520 Qui se moque de tout, ne craint ny Dieux, ny diables,
 Qui tuë, & qui viole; au reste, homme de bien;
 Malepeste nenny, cela ne vaudroit rien.
 Qui va là? Philipin. Cà la bourse, demeure;
 Ie n'en portay iamais, ny d'argent, ou ie meure:
 525 Quelqu'un vient, ie suis pris, hélas! c'est tout de bon
 Par où faut-il fuir? par où se sauue-t'on?

SCENE V.

D. JUAN, PHILIPIN.

D. Juan.
 J'oy du bruit. Qui va là?
 Philipin.
 Hem!
 D. Juan. Parlez.
 Philipin. La Iustice.
 D. Juan.
 La Iustice! craignons ici quelque artifice.
 Philipin.
 Ils ont peur.
 D. Juan.
 Qui va là?
 [21] Philipin.
 Personne.
 D. Juan. Qui?
 Philipin. Moy, toy.
 D. Juan.
 530 La Iustice.
 Philipin.
 Ah! Madame, hélas! ce n'est pas moy,
 Ie suis fort innocent, mais Dom Itian mon Maître...

D. Juan.

Au fon de cette voix, c'est mon valet, le traître,
Est-ce toy, Philipin?

Philipin.

Monfieur, ie croy qu'otuy;
De grace, vn peu de vin, ie fuis éuanouy.

D. Juan.

La peste le faquin, tu m'as mis en ceruelle.

535

Philipin.

Taifez-vous, parlez bas, ie fay la sentinelle;
On vous cherche par tout pour vous prèdre au colet,
Et pour gripper auffi voftre pauvre Valet;
J'ay passé par la Place où le gibet s'appreste;
Ie fuis auffi prié de danfer à la fefte;
De peur du mauuais air on vous gardera peu.

540

D. Juan.

Apprens que les tourmens, ny le fer, ny le feu,
Ne fçauroiët imprimer fur ce cœur ferme & ftable.

Philipin.

Pas fi ferme que moy quand ie fuis à la table.

D. Iuan.

Taifez-vous, infolent, yurogne, & fans raifon,
Vos discours effrontez ne font pas de faifon,
Vous raillez hors de temps.

545

Philipin.

Nommez vous raillerie

D'expofer à tous coups la miferable vie?
Courir comme vn Lutin, iour & nuit fans manger?
Si vous continuez d'estre ainfi ménager,
[22] Vous ne dépenserez rien, ou fort peu de chose,
Pour nourrir vos Valets.

550

D. Juan apres auoir refvé.

Oüy, la métamorphofe

Sera bonne, fans doute, & nous reüffira,
Sous ce déguifement vienne apres qui pourra.
Donne-moy tes habits.

Philipin.

Mes habits! pourquoy faire?

555

D. Juan.

Meflez-vous feulement d'obeïr, & vous taire.

Philipin.

Moy! mes habits, Monfieur?

D. Juan.

Oùy, vous prendrez les miens.

Philipin.

Vous vous moquez de moy!

D. Juan.

Tant de fots entretiens

Me choquent à la fin, dépeſchons.

Philipin.

Ah! pauvre homme!

560 Si ie fuis rencontré le premier, on m'affomme;
Et pour dire cent fois, Monfieur, ce n'eſt pas moy,
On me pendra, ſans doute, & ſans dire pourquoy.

D. Juan.

Si vous conteſtez plus, insolent, ie proteſte . . .

Philipin.

Ah! pauvre habit, ſous qui ie paroïſſois ſi leſte,
565 Faut-il t'abandonner?

D. Juan.

Paſſe dedans ce coin,

Il nous ſert de retraite en ce preſent beſoin.

Tu trembles! le cœur bas.

Philipin.

J'en ay plus qu'Encelade;

Je prendray mieux que luy le Ciel par eſcalade;

Cachons-nous, i'oy du bruit, i'entends quelqu'un marcher:

570 N'eſt-ce point le Preuoſt qui viëdroit nous chercher?

[23]

SCENE VI.

AMARILLE, LE PREVOST, LES ARCHERS.

Le Prevost.

Madame, ie ſçay trop le ſujet de vos plaintes,
Ie ſçais avec combien de ſenſibles atteintes

Vous supportez la mort d'un Pere genereux
 Qui méritoit, sans doute, un destin plus heureux;
 Et ie suis obligé de vous dire moy-même 575
 Que i'en ay, sans mentir, un déplaisir extrême.
 Aussi ne croyez pas qu'en cette occasion
 Ie ne vous fasse voir quelle est ma passion
 A pourfuiure un tel crime; ôty, bien-tost la Iustice
 En punira l'auteur par un cruel suplice; 580
 Moderez donc vos pleurs, & calmez vos enuis.

Amarille.

Dans l'estat malheureux des peines où ie suis,
 Ie n'ay iamais douté que de vostre assistance
 Ie ne dusse esperer une entiere vengeance,
 Et qu'un si deplorable & surprenant trépas 585
 N'armât en ma faueur vostre invincible bras:
 Mais sçachez qu'en cecy la diligence importe,
 Il faut bien empêcher que l'assassin ne sorte,
 Car s'il peut une fois se voir en liberté

Le Prevost.

On m'a du Gouverneur l'ordre exprés apporté, 590
 Je vien de luy parler, il a voulu m'instruire
 Comment en cette affaire il falloit me conduire;
 Il est sorty luy-mesme avec peu de ses gens
 Et des plus resolus & plus intelligens,
 Pour voir s'il seroit point encore dans la Ville, 595
 Et rendre à peu de bruit sa prise plus facile:
 Dom Philippes encor à vous venger est prest,
 Avec beaucoup d'ardeur il prend vostre interest,
 Et ie suis asseuré qu'il y perdra la vie,
 Ou qu'il verra dans peu sa vengeance assouvie; 600
 [24] Pour moy ie vous promets, quoy qu'ordône le Sort,
 De vous liurer icy l'assassin vif, ou mort.

Amarille.

Après tant de faueurs que faut-il que ie fasse?
 Et de quelle façon vous puis-je rendre grace
 De toutes les bontez que vous avez pour moy? 605

Le Prevost.

Allons, reposez-vous seulement sur ma foy,

Je prens assez de part en tout ce qui vous touche,
Mon ordre est pressant, & . . .

Amarille.

Vous me fermez la bouche.

Le Prevost.

Venez, que ie vous mene en vostre appartement.

Amarille.

⁶¹⁰ Non, non, songez plustost . . .

Le Prevost.

Allons; dans vn moment

Croyez que vous aurez des nouvelles certaines
De celui dont la mort mettra fin à vos peines.
Quoy qui puisse arriuer, fideles Compagnons,
Ne mettez pas le cœur ny la force aux talons;
⁶¹⁵ Car dans cette capture où ie prens la conduite,
Le premier que ie voy s'ébranler à la fuite,
Que la peur du péril vient saisir au collet,
Ie le renuerse mort d'un coup de pistolet.
Donc que chacun de vous examine, regarde,
⁶²⁰ Soyez tous attentifs, & tous sous bonne garde;
Car souuent en des coups semblables entrepris,
Tel qui croyoit surprendre, a souuent esté pris.
Pour ne rien hazarder, qui que ce soit qui passe,
Il faut soigneusement le remarquer en face,
⁶²⁵ Voir à son action s'il s'épouuantera;
S'il parle, remarquer comment il parlera;
Et sur tout, que chacun ait la main occupée
A ne luy laisser pas d'abord tirer l'épée,
Le traistre en cet estat nous incommoderoit,
⁶³⁰ Et dans l'extremité la peur le porteroit;
Soyez donc vigilans, car en pareille affaire
Vous ne sçavez que trop ce que la peur fait faire.

[25]

Archer.

Monfieur, ie vous promets, quand il auroit cent bras,
Dés que ie le ioindray, de le porter à bas;
⁶³⁵ Et ie luy ferreray si bien la gargamelle,
Qu'il n'aura pas le temps de tirer l'alumelle.

Le Prevost.

Or sus, ie suis rany de vous voir resolus,
En cette affaire cy nous sommes absolus,
Nous auons liberté de tuer, ou de prendre,
C'est pourquoy gardons bien de nous laisser surprendre. 640

Archer.

Monfieur, i'ay de bons yeux, & de meilleures mains.

Le Prevost.

Mais nous auons affaire au pire des humains,
Qui se reconnoissant chargé de tant de crimes,
Est incapable encor de remors legitimes,
Qui risque pour tout perdre, & qui va faire effort 645
Pour nous faire acheter bien chèrement la mort.
I'oy du bruit, Compagnons. Auance, la Montagne.

Archer.

Roque-taillade, auance à moy.

SCENE VII.

PHILIPIN, LE PREVOST, LES ARCHERS.

Philipin.

Le Ciel m'accompagne,
Je vais estre pendu dedans mes beaux habits,
Si le Ciel par bonté ne me garde de pis. 650

Le Prevost.

Abordons finement, si nous le voulons prendre.

Archer.

Mais prenons garde auffi, Monfieur, de nous méprendre.

Le Prevost.

Qui va là?

Philipin.

Hem! qui branle?

[26]

Le Prevost.

Il faut demeurer là.

Philipin.

Me voila demeuré; Quels faquins font-ce là?

Le Prevost.

Arrestez, & sçachons qui vous estes. 655

Philipin.

Le Comte,
Qu'impunément iamais qui que ce soit n'affronte;
Vifte, faites-moy largeue, ou de cent mille coups

Le Prevost.

Hé de grace! Seigneur

Philipin.

Comment?

Le Prevost.

Pardonnez-nous,

Nous nous sommes mépris.

Philipin.

Je vous feray tous pendre;

660 Qui vous fait si hardis d'oser ainsi surprendre
Vostre Seigneur & Maître, alors que nuitamment

Le Prevost.

Seigneur

Philipin.

Si vous osez dire vn mot seulement . . .

Le Prevost.

Seigneur, vous sçavez biẽ ce que vostre ordre porte,
Il nous defend qu'aucun ny n'entre, ny ne sorte,
665 Sans

Philipin.

Je le sçay fort bien, mais ce n'est pas ainsi
Qu'il faut l'exécuter, retirez-vous d'icy.

Le Prevost.

Enfans, retirons-nous, & craignons sa puissance.

Philipin.

Ventre!

Le Prevost.

Nous vous rendrons entiere obeïssance,
Seigneur.

Philipin.

Vos complimens sont icy superflus;

670 [27] Mais que dans mon chemin ie ne vous trouue plus.

Où diable ay-je donc pris ce morceau de courage?
Mais ne demeurons pas en ce lieu d'auantage;

Car s'il faut par malheur que i'y fois découuert,
 C'est là que ie seray, sans doute, pris sans vert.
 La malepeste! ils ont diablement pris la fuite, 675
 De nostre part aussi ménageons bien la fuite;
 Sortons à petit bruit, ie sçay certains endroits
 D'un mur rompu par où i'ay passé d'autres fois,
 Allons-y de ce pas, & sur tout, pour bien faire,
 De ces maudits habits tâchons de nous défaire; 680
 I'y fus à mesme temps, & i'y tranfis d'effroy,
 Et i'y ferois pendu malgré mes dents & moy.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un Pelerin.

Cour, jadis mes plus grands delices,
 Cour, le plus grand de mes suplices,
 Et l'écueil d'un tas d'insenses, 685
 Qui d'une ame inconstante, autant qu'irrésoluë,
 Ont les yeux couuerts d'une nuë
 Qui leur cache les maux dont ils sont menacez.

Bois, Antres, Rochers, Solitude,
 Charmeurs de mon inquietude, 690
 O que ie benis l'heureux jour,
 Qu'après toutes les Mers affreuses trauerfées
 Je puis éleuer mes pensées,
 Sans craindre la tempeste au celeste séjour.

J'ay veu, menacé du naufrage, 695
 Le Nil, le Jourdain, & le Tage;
 Et mille fois pres du tombeau,
 J'ay veu le Rhin, le Gange, & l'Euphrate, & le Tigre,
 [28] J'ay veu le Danube & le Tybre,
 Enfin tout le vieux monde, & le monde nouveau. 700

Apres tant d'erreurs vagabondes,
 Apres des peines sans secondes,
 Bien-heureux, ie surgis au Port,
 Et rauy d'échaper à tant d'écueils funestes,
 705 Pour en consacrer les vieux restes,
 Aux volontez du Ciel ie viens regler mon fort.

Mais insensiblement ie sens sur ma paupiere
 Distiler des pauts qui m'ostent la lumiere,
 Et m'obligent à prendre vn paisible sommeil;
 710 De peur que les passans ne causent mon reueil,
 Cherchons quelque gazon de mousse ou de verdure,
 Pour prendre le repos qu'on doit à la Nature,
 Sans qui le foible corps ne sçauroit subsister,
 Non plus qu'à ses trauaux journaliers resister;
 715 Ce lieu s'offre à propos, aussi bien il me semble
 Entendre pres d'icy des gens parler ensemble.

SCENE II.

D. JUAN, PHILIPIN.

Philipin.

Commêt! vous en doutez? dites vn peu pourquoi?

D. Iuan.

Pour te croire, il faudroit ne manquer pas de foy.

Philipin.

Il n'est rien de plus vray, Monsieur, ils estoient seize;
 720 D'abord l'épée au poing i'en ay renuersé treize;
 Les trois qui sont restez avecques le Preuost,
 Ie leur ay fait gagner la guérite bien-tost:
 Pestes! comme ils fuyoient ces pauvres miserables!
 Ie vous les ay battus en trente mille diables;
 725 Enfin treize sont morts, & pour les trois restez
 Ils mourront dans demain au plus tard; écoutez.

D. Juan.

C'est là ce grand courage? ah le vaillant pagnotte!

[29]

Philipin.

Si i'auois mon habit avec quoy ie les frotte . . .

D. Juan.

Vaillance à part, dy moy? comment m'as-tu trouvé?

Philipin.

Monfieur, ie fuis forty par vn vieux mur creué, 730
 Au hazard de gafter mes habits magnifiques;
 J'ay fait cent mille tours par des chemins obliques,
 J'allois tantost au gauche, & puis tantost à droit,
 Et n'esperant plus rien, ie me fuis trouué droit
 Au pied de ce grand Chefne, au carrefour des routes, 735
 L'ay pris celle des Pins toûjours dedans mes doutes,
 De voir où ie pourrois enfin vous attraper,
 Et principalement où ie pourrois souper,
 Quand par bonheur i'ay veu ce malheureux Village
 Où ie vous ay trouué si remis, & si sage: 740
 Les Dieux en foient lotiez, mais dites-moy cōment
 Ie vous ay rencontré si fortuitement;
 Au moins si ce n'est pas, Monfieur, faire vne offense,
 Que de valet à Maîstre entrer en conference.

D. Juan.

Le Bourgeois n'estant point encores aduerty, 745
 Ie fuis fous tes habits facilement forty;
 Et sçachant qu'apres moy l'on se mettoit en queste,
 L'ay choisi ce Hameau pour plus seure retraite;
 Certain que les Preuosts cherchans en mille endroits
 Me croiront moins icy qu'en l'epaisseur du Bois. 750

Philipin.

Mais à present, Monfieur, que pretendez-vous faire?

D. Juan.

Je veux voir, si ie puis, l'un & l'autre Hémisphere;
 Je veux chercher la guerre aux pays étrangers,
 Je veux abandonner ces mouuemens legers
 Qui m'ont fait jusqu'icy l'horreur de tout le monde, 755
 Et par vne valeur à nulle autre seconde,
 Je veux par l'auenir reparer le passé.

Philipin.

O le saint homme! ô Ciel! *quiescat in pace.*

748 choifi] chofi.

D. Juan.

Oùy, ie veux éloigner cette maudite terre
 760 Où ie me voy toujours menacé du Tonnerre;
 [80] Peut-estre qu'en quittant ce país malheureux,
 Nous trouuerons ailleurs des destins plus heureux.

Philipin.

Que ferez-vous tout seul?

D. Juan.

Je veux que tu me suives.

Philipin.

Moy?

D. Juan.

Toy sans contester.

Philipin.

Ah! peintures trop viues!

765 Moy! quitter mon país, & mes pauvres parens!
 Si j'auois comme vous fait cent maux diferens,
 Des-honoré la Sœur, assassiné le frere,
 Renuersé les Autels, & fait mourir mon Pere

D. Juan.

Mon Pere!

Philipin.

Oùy, vostre Pere, il est mort.

D. Juan.

Que dis-tu?

Philipin.

770 Accablé de douleurs, & l'esprit abbatu,
 De vos crimes frequens dont il mouroit de honte,
 Il est allé deuant là bas en rendre conte.

D. Juan.

Comment! mon Pere est mort! à ce coup ie connoy
 Que le Ciel & l'Enfer sont liguez contre moy:

775 Mais tu m'as bien long-temps caché cette nouuelle.

Philipin.

Ce malheureux Preuost, & toute sa sequelle,
 Qu'à tous momens ie croy me tenir au colet,
 M'ont fait en ce moment oublier mon rolet.

772 rendre] tendre.

D. Juan.
D'où le sçais-tu?

Philipin.

De gens qui passoient par la Ville,
On n'a pû luy donner de secours qu'inutile, 780
Difoient-ils assez haut, les crimes de son Fils
[31] L'ont tellement saisi, l'ont tellement surpris,
Que succombant aux maux qu'à commis cet infame,
Au milieu de ses gens il vient de rendre l'ame;
Or comme ie sçay bien que par tout recherchant 785
On n'en sçauroit iamais trouuer vn si meschant,
Si les crimes d'un Fils ont fait mourir vn pere,
Il faut que ce soit vous, ou ie resve, Compere.

D. Juan.

Ne m'importune plus; & bien, mon Pere est mort,
Voyons ce que de nous ordonnera le Sort 790
Et si d'autres climats nous seront plus prosperes,
Philipin, vn Vaisseau, viste, & ne tarde gueres.

Philipin.

Pour vous tout seul?

D. Juan.

Non, fat, ie vous ay déjà dit
Que vous

Philipin.

Les Matelots nous feront-ils crédit?
Car d'argêt, pour celui qui tient cours dās le monde, 795
La piece dessus vous, sans doute, la plus ronde,
C'est comme qui diroit

D. Juan.

Effronté, que dis tu?

Philipin.

C'est comme qui diroit

D. Juan.

Et bien.

Philipin.

Lanturelu.

D. Juan.

Tu ne sçais pas encor ce qui me reste, approche.

Philipin.

800 Auriez-vous bien coulé quelques bijoux en poche ?
Pour comble de loüange, & de gloire, & d'honneur,
Il ne vous reste plus que d'estre bon Voleur.

D. Juan.

Va, nous aurons & bien, & disgrâce commune.

Philipin.

Je vay donc voir au port si ie feray fortune,
805 [32] Et si ie trouueray quelques bons Matelots
Qui nous puissent bien-tost abyfmer sous les flots ;
Mais que voy-je sortir de cette Grotte obscure ?

SCENE III.

UN PELERIN, D. JUAN, PHILIPIN.

D. Juan.

Arreste, Philipin.

Philipin.

O l'étrange auanture !

D. Juan.

Quel homme vient icy me couper le chemin ?

Philipin.

810 Vous voila bien troublé, c'est

D. Juan.

C'est ?

Philipin.

Un Pelerin.

D. Juan.

En l'estat où ie suis chacun me fait ombrage,
Auance, & va le voir si tu peux au visage.
Ie roule dans l'esprit vn dessein, Philipin.

Philipin.

Monsieur.

D. Juan.

Il faut auoir l'habit du Pelerin.

Philipin.

815 O diable-zot, Mõsieur, croyez-vous que cet hõme

D. Juan.

Tu repiques toûjours, à la fin ie t'affomme,
Tes contestations te vaudront mille coups.

Philipin.

Mais auffi tant d'habits, à quoy donc pensez-vous?
Ie n'ay point encor veu de telles incartades,
Vous feriez bien vous seul cinq ou six mascarades;
L'habit d'un Pelerin, l'habit de son Valet,
Et tout cela pourquoy? pour aller au gibet.

£20

[33]

D. Iuan.

Oste-toy; ce maraut ne sert qu'à m'interrompre.

Philipin.

Il aura, que ie croy, grand peine à le corrompre.

D. Juan.

Le Ciel vettille donner le repos à vos jours.

825

Le Pelerin.

Le Ciel d'un œil benin vous regarde toûjours.

D. Juan.

Que faites-vous ainfi dans cette Forest sombre?

Le Pelerin.

De mefme que le corps est fuiuy de son ombre,
Ie fuy, par des sentiers que me prefrit le Sort,
L'infallible chemin qui nous mene à la mort.

830

Philipin.

Que parle-t'il de mort? est-ce qu'il vous annonce
Que vous ferez pendu?

D. Juan.

Non, attens fa réponfe.

Philipin.

Ah! point de répondant, quand il eft queftion
De grimper au gibet, iamais de caution.

D. Juan.

Vous avez en ce lieux beaucoup d'inquietude?

835

Le Pelerin.

Tant s'en faut, le repos regne en ma folitude,
I'y faouure à longs traits les biens delicieux
Que verfe à pleines mains la clemence des Cieux;

Eloigné de la Cour, du bruit & des tempestes,
 840 Je conuerse souuent avec de simples bestes,
 En qui ie voy cent fois plus de raisonnement
 Qu'aux hommes éleuez trop délicatement.
 I'y connoy des instincts, i'y voy des connoissances
 Que leur ont influé les celestes Puissances,
 845 Et dont ces animaux sçauent mieux profiter
 Qu'un tas de réprouuez qu'il faudroit détester.
 O honte de ce siecle! ô sources infinies
 D'abominations! vous souffrez des impies,
 Vous souffrez des meurtriers, vous souffrez des brutaux
 850 S'éleuer tous les jours par des crimes nouueaux,
 [34] Et vous n'employez pas les carreaux de la foudre
 Pour punir ces peruers, & les reduire en poudre.

Philipin.

Remettez à demain la prédication,
 Car aujourd'huy mon Maistre est sans deuotion.

Le Pelerin.

855 Apprenez, esprit foible, & remply d'ignorance,
 Que vostre Maistre & vous estes sous la puissance
 Des Dieux, justes vengeurs, qui sçauront bien punir
 Et vos crimes passez, & ceux de l'auenir.
 Peut-estre approchez vous de ce moment funeste.

D. Juan.

860 Bon homme, vne autrefois vous nous direz le reste,
 Contentez seulement ma curiosité.

Le Pelerin.

Si c'est pour éclaircir quelque difficulté,
 Je suis trop ignorant en semblables matieres,
 C'est au Ciel qu'il en faut adresser les prieres.

D. Juan.

865 Non, c'est qu'en vn dessein où le Ciel me conduit
 J'ay necessairement besoin de vostre habit.

Le Pelerin.

Mon habit? songez-vous à ce que vous me dites?

D. Juan.

Sans employer le temps en de vaines redites,

I'en ay befoin, vous dis-je, & quoy que vous fiffiez,
Vous me fâcheriez fort, si vous me refufiez. 870

Le Pelerin.

Mon habit, quoy que fâffe icy vofre industrie,
Ne fe depotillera iamais qu'auec ma vie,

D. Juan.

Songez que ie vous l'ay demandé par douceur,
Qu'en ce moment i'en veux estre le poffeffeur,
Et qu'il n'eft rien pour luy que ie ne vous octroye. 875

Le Pelerin.

Monfieur, vous perdez temps, car par aucune voye
Vous ne pourrez tenter, ny le cœur, ny les yeux
D'un hôme qui ne craint que le courroux des Dieux.

D. Iuan.

Ah! c'eft trop raifonner, & vofre refiftance . . .

[35]

Le Pelerin.

Quoy! vous me l'ofteriez auecques violence? 880

Philipin.

Il s'en va fon épée en vofre fang fottiller:
Ah! ne le tuez pas, il fe va depotiller.

D. Iuan.

Vifte donc, autrement . . .

Philipin.

Dépefchez-vous, bon homme,
Vous en aurez, fans doute, vne notable fomme,
Mon Maiftre eft liberal.

Le Pelerin.

Non, non, l'argent, ny l'or, 885
Ne m'ont iamais tenté.

D. Iuan.

Vous refifte encore?

Ie vous donne le mien.

Le Pelerin.

Mais il m'eft inutile.

D. Iuan.

Ie fuis las de vous voir faire le difficile;
Que fert de contester? car enfin ie le veux.

Philipin.

890 Mon pauvre Pelerin, répondez à ses vœux,
Au nom de Iupiter.

Le Pelerin.

Souffres-tu qu'on t'affronte?
Entrès dans cette Grotte où j'auray moins de honte.

D. Iuan.

Vien prendre mon épée, & t'en va promptement
Aussi-tôt que j'auray changé d'habillement.

Philipin.

895 Je vous attens au port avec beaucoup de ioye.
Quels rubans vous faut-il pour vne petite-oye?
Pour cet habit de mode il en faut des plus beaux.

D. Iuan.

Je te chamarreray le tien des plus nouveaux.

Philipin.

Qui, ie croy, n'auront pas coulté beaucoup à faire;
900 Mais par la teste-bleu, si i'estois à refaire,
[36] Je m'empescherois bien de seruir de Valet
Au plus meschant . . . Mais las! ce n'est pas encor fait:
Qui diable vient icy? fuyons, peur de surprife.

SCENE IV.

D. Philippe.

Dans la juste fureur dont mon ame est surprife,
905 Je cherche vagabond, & cours de tous costez,
Sans pouuoir voir la fin de mes perplexitez.
Le Ciel dans mes erreurs, & ma peine soufferte,
Me cache l'affassin qui m'anime à la perte,
Et me fait, en voyant mon dessein trauerfé,
910 Doubter qui de nous deux l'a le plus offensé.
Quoy! vous pouuez souffrir icy des parricides!
Des lâches assassins? des cruels homicides?
Helas! ie m'extravague en ma juste douleur.
Non, les Dieux en cecy n'y meslent rien du leur,
915 Et s'ils ne l'ont déjà puny de tous les crimes,
C'est qu'ils l'ont reserué pour les plus creux abîmes,

910 deux] d'eux.

Pour le faire souffrir, le faire déchirer,
 Luy faire mille morts, au lieu d'une endurer,
 Pardonnez, justes Dieux, dans ma douleur extrême,
 Si i'ose m'emporter & fortir de moy-même, 920
 Et si ie vous demande, en suiuant mon dessein,
 Qu'il vous plaife punir ce traistre par ma main.

SCENE V*).

D. JUAN, D. PHILIPPE.

D. Juan.

Enfin sous cet habit on ne me peut connoître;
 Mais voy-je pas là bas Dom Philippe paroître?
 Oüy, c'est mon ennemy.

D. Philippe.

Ie vois vn Pelerin.

925

Mon amy, pourriez-vous me montrer le chemin?

D. Juan.

Où voulez-vous aller? Me voilà sans épée,
 [37] Et ie connoy par là mon attente trompée;
 Déguisons nostre voix le mieux que nous pourrons.

D. Philippe.

Vous estes Pelerin?

D. Juan.

Oüy, grace aux Dieux tous bons. 930

D. Philippe.

Demeurez-vous toujours en ce lieu?

D. Juan.

D'ordinaire.

D. Philippe.

Ne voyagez-vous point?

D. Juan.

Quand ie ne sçay que faire.

D. Philippe.

Vous vous accordez mal, courir & demeurer!

D. Juan.

Ie cherche le repos, quand ie suis las d'errer.

*) Scene V] Scene III. 926 montrer] monter.

D. Philippe.

935 Vous vifite-t'on pas quelquefois ? les vifites
A des gens retirez ne font pas interdites.

D. Iuan.

Non, Monfieur.

D. Philippe.

Parmy ceux qui vous font venu voir,
S'eft-il point prefenté le matin, ou le foir,
Un jeune homme, à peu pres

D. Iuan.

Non, en ma confcience.

D. Philippe.

940 Je n'ay pas acheué, donnez-vous patience;
Un jeune homme à peu pres de mon port, de mō air,
Et de teint

D. Iuan.

Non, Monfieur.

D. Philippe.

Mais laiffez-moy parler.

D. Iuan.

C'eft fans vous arrefter, que ie n'ay veu perfonne:
Il faut répondre peu, de peur qu'il me foupçonne.

[38]

D. Philippe.

945 Quoy ! ie courray toujours, & fans tréue, & fans fin ?
Je ne pourray iamais rencontrer l'affaffin
Que mon malheur fouftrait à ma juſte colere !
Quoy ! les pleurs d'une Fille ; & quoy ! la mort d'un Pere
Reſtera fans vengeance ! ah ! ne permettez pas
950 Deſtins, que l'affaffin éuite le trépas ;
Je doy cette victime à ma chere Amarille.

D. Juan.

Vous en euſſiez plutoft eu nouvelle à la Ville.

D. Philippe.

Le traître en eſt ſorty, mais qu'il ſoit aſſeuré
Auant la fin du iour, que ie me vengeray.

D. Juan.

955 Vous ſçavez que les Dieux defendent la vengeance ;
Mais pour en obtenir une entiere aſſiſtance,

Il les faut supplier avec humilité
De donner à nos vœux ce qu'ils ont souhaité.

D. Philippe.

Ah! ie les en supplie, & de toute mon ame,
Grands Dieux, si dans mes mains vous remettez l'infame. 960

D. Juan.

Monfieur, pardonnez-moy, si ie vous interromps;
Icy vos mouuemens, sans doute, sont trop prompts,
Et vous priez les Dieux avec vne indécence
Qui les choque sans doute, & leur fait vne offence: 965
Il les faut supplier avec humilité,
Et ne prier iamais les armes au côté.
Posez les.

D. Philippe.

De bon cœur, mon Pere, & ie proteste
De répandre plutôt tout le sang qui me reste,
De n'en porter iamais, si ie ne suis vengé.
Faites-moy donc, grands Dieux

D. Juan.

Détestable enragé, 970
Qui viens de guet à pend assassiner vn homme,
Regarde qui ie suis, apprens comme on me nomme.
Ie suis ce Dom Itian que tu cherches par tout,
Pour qui tu vas courant de l'un à l'autre bout;
[39] Ie ne me suis caché qu'à dessein de surprendre 975
Ce fer dont ie sçauray maintenant me defendre,
Et dont ie t'osterois la vie en ce moment,
Si ie n'estois poussé par quelque mouuement
D'en remettre l'effet

D. Philippe.

Assassin, traître, infame,
Quoy! ie te trouuerois, & sans t'arracher l'ame? 980
Scelerat, parricide, effronté, suborneur,
Il faut que de ces mains

D. Juan.

C'est trop, beau harangueur:
Malgré les sentimens d'une injuste colere,
Va dedans les Enfers rejoindre ton Beaupere.

D. Philippe.

985 A l'aide, mes amis, au secours, ie suis mort;
Adorable Amarille, hélas ! plaignez mon sort !

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILEMON, MACETTE.

Philemon.

Non, non, ie ne puis pas croire que de mon âge
On ait iamais parlé d'un séblable naufrage :

Les pauvres malheureux ! sçavez-vous bien comment

990 Ils ont gagné le bord si fauorablement ?

J'ay pris l'un sur un ais qui respiroit à peine,

L'autre embrassoit à force un morceau de l'antenne,

A laquelle tenoit un petit bout du mats ;

Aussi-tôt mis à terre, ah misérable ! hélas !

995 A dit le plus petit, Dieux ! quelle barbarie !

J'auois tant beu de vin sans eau toute ma vie,

Et si prest de finir par un cruel destin,

Faut-il tant boire d'eau sans y mettre de vin ?

[40]

Macette.

L'autre à qui le malheur semble encore plus rude,

1000 Témoigne, sans mentir, beaucoup d'inquietude ;

En sechant ses habits, il lâche des propos

Qui marquent que l'esprit n'est pas bien en repos ;

Quoy ! faudra-t'il encor que les Dieux & les Hommes

Me viennēt accabler dans les lieux où nous sommes,

1005 Difoit-il ?

Philemon.

En effet, depuis un certain temps

On y voit arriuer d'étranges accidens,

Un certain Dom Itan, d'une injuste colere ;

A tué depuis peu nostre Seigneur Dom Pierre ;

Et comme c'est icy son plus proche Chasteau,
 On a fait ériger en ce lieu son Tombeau, 1010
 Où l'on a fait grauer dessus sa sepulture
 L'ouvrage le plus beau qui soit en la Nature;
 Sa Fille, & son Amant, sont icy dès hyer,
 Qui sont chercher par tout l'execrable meurtrier;
 Et s'il est attrapé, malgré son industrie, 1015
 Il mourra que ie pense en bonne compagnie.

Macette.

Cela n'est pas nouveau, chacun le sçait assez;
 Allons voir si nos gens sont secs & delassez;
 Les voila bien changez qui viennent ce me semble.

SCENE II.

D. JUAN, PHILIPIN.

D. Iuan.

Mon Hoste, laissez nous vn peu parler ensëble. 1020

Philemon.

Volontiers, auffi bien il faut que l'aille exprès
 Sçauoir pour le Festin si tous nos gens sont prests.

D. Juan.

Sauué de la tempeste, échappé du naufrage,
 Sorty de mille écueils au plus fort de l'orage,
 Ie viens, l'esprit remis, en ces aimables lieux 1025
 Rendre grace humblement à la bonté des Dieux.

[41]

Philipin.

Echappé du naufrage au fort de la tempeste,
 Sauué dessus vn mats qui m'a cassé la teste,
 O beaux lieux, où la Mer m'a voulu décharger,
 Ne trouueray-je point quelque chose à manger? 1030

D. Iuan.

Tay-toy.

Philipin.

Pourquoy, Monsieur?

D. Juan.

Gourmand infataible.

Philipin.

Ne me verray-je point encor vn coup à table?

D. Juan.

Ie voudrois que la Mer t'eust tantost confondu.

Philipin.

Nous pouuons bien manger, nous auons assez bû;

1035 A quoy tant de discours? la tempeste est passée.

D. Juan.

Helas! i'en tremble encor à la seule pensée;

Voir des gouffres affreux prests à nous abyfmer,

Voir dans le mesme temps des montagnes de Mer,

Voir tomber dessus nous des vagues effroyables,

1040 Voir les Cieux entr'ouuers, des feux épouuantables,

Voir éclater la foudre, oïr mugir les flots,

Voir la mort sur le front de tous les Matelots,

Voir cette impitoyable errer de bande en bande,

La voir faucher par tout, & par tout qui cōmande;

1045 Enfin voir tout périr dans ces tristes momens

Par la guerre allumée entre les Elemens,

Et seuls s'en garentir par la bonté Celeste,

Et s'en railler apres, t'en doit-on pas de reste?

Philipin.

Tant s'en faut, ie rends grace à la bonté des flots

1050 De m'auoir mis icy sain & sauf: A propos,

Auez-vous iamais mieux sauté de vostre vie?

Dites-moy, songiez-vous à Cloris? à Syluie?

A Diane? à Philis?

D. Juan.

Non, tres-assurement.

[42]

Philipin.

Ma foy, ny moy non plus; mais dites-moy comment

1055 Vous nommez ce Monsieur?

D. Juan.

Qui?

Philipin.

Celuy qui préside

Avec sa grande barbe, à l'Element liquide?

C'est Neptune.

D. Juan.

Philipin.

Neptune! Et tous ces Mirmidons
Qui cornent deuant luy, qui font-ils?

D. Juan.

Des Tritons.

Philipin.

La peste les étouffe avec leur cornemuse,
Ils m'ont fait enrager; mais si ie ne m'abuse, 1060
Ces petits fripons là sçauent tres-bien nager:
Ils vont comme sur terre au milieu du danger.

D. Juan.

Ha, vous en sçaez plus que vous n'en voulez dire,
Vous faites l'ignorant.

Philipin.

Encor faut-il bien rire,
Puis que nous n'avons plus à craindre le péril. 1065

D. Juan.

Tu te feras frotter avecque ton babil.

Philipin.

Iefûner en bien seruant, faire le diable à quatre,
Et puis apres cela me menacer à battre!

D. Juan.

C'est qu'à n'en point mentir tu te rends importun.

Philipin.

Seruir bien, seruir mal, tout cela n'est donc qu'un? 1070

D. Juan.

Donne-moy, ie te prie, un peu de patience.

Philipin.

Vous m'en priez.

[43]

D. Juan.

Ie veux t'ouurir ma conscience,
Te dire ma pensée en trois ou quatre mots;
Le péril que ie viens de courir sur les flots,
Me donne dans le cœur vn repentir extrême, 1075
Car par là ie voy bien que la Bonté suprême,

Loin de m'exterminer, me veut tendre la main :
 Trauillons, trauillons, sans attendre à demain,
 Profitons de ces mots les derniers de mon Pere,
 1080 Forçons, forçons le Ciel à nous estre prospere,
 Et par des actions qui n'ayent rien de brutal,
 Faisons vn peu de bien apres beaucoup de mal.

Philipin.

Le voila repentant, tout de bon.

D. Iuan.

Oty, mon ame
 Ne concéura iamais d'illegitime flâme :
 1085 Et ie veux deormais que les Cieux ennemis
 Me puissent écrazer

Philipin.

S'il ne fait encor pis.

D. Iuan.

Que dis-tu ?

Philipin.

Rien du tout, seulement i'examine
 Le souuerain pouuoir de la Bonté Diuine,
 Que de Diable vous fait Ange en vn seul moment,
 1090 Et qui produit en vous vn si prompt changement.

D. Iuan.

Ce sont des coups du Ciel qu'on ne sçauroit comprendre ;
 Rentrons, i'entens du bruit.

Philipin.

Allons nous faire pendre.

SCENE III *).

PHILEMON, PHILIPIN, D. JUAN.

Philemon.

Monfieur, le iust'au corps que vous auez laissé

[44]

Philipin.

Nostre Hoste, qu'avez-vous ? vous estes bien pressé !

*) Scene III] ACTE III.

Philemon.

Est tout sec, vous pouvez le vestir tout à l'heure.

1095

Philipin.

Mon Castor l'est aussi?

Philemon.

Tout est bien, ou ie meure.

Philipin.

Rentrons en cet estat, ne nous laissons pas voir.

SCENE IV.

BELINDE, ORIANE.

Belinde.

Ma Mere, sans mentir, presse trop mon deuoir.

Oriane.

Mais l'on en pense mal.

Belinde.

Où ie suis sans offense,

Il m'importe fort peu de ce que l'on en pense:

1100

Hé bien! i'aime Damon, & Damon m'aime aussi,

Vne Mere doit-elle en prendre de soucy?

I'en vfe comme il faut; il n'a point sur mon ame

Le credit de m'auoir fait répondre à sa flâme;

Ie regle me desirs, & ie ne sçay comment

1105

On a pû deuiner qu'il estoit mon Amant.

Oriane.

Il est ie ne sçay quoy dans l'amoureux mystere

Qui se découure assez, bien qu'on tâche à le taire;

Ma Mere me disant vn soir aupres du feu

Que l'amour ne peut pas se cacher, ou bien peu;

1110

Que l'Amant bien souuent, lors que moins il y pense,

N'est pas avec soy-mesme en bonne intelligence;

Tout le trahit, on voit en luy des mouuemens

Qui ne s'accordent pas avec ses sentimens;

Il paroist interdit, ses discours sont sans suite,

1115

Tout ce qu'il fait paroist sans ordre, & sans cōduite:

On le surprend souuent sur des yeux radoucis,

[45] On luy voit des langueurs, on luy voit des soucis,

On voit couler des pleurs, il est mélancolique,
 1120 Tout objet luy déplaist, hors celui qui le pique;
 Mais dès qu'il peut aussi le voir, & luy parler,
 Soupirs, pleurs, & soucis, s'éuaporent en l'air;
 Il n'en paroist pas-vn, & son cœur, ce luy semble,
 Pâme d'aïse & d'amour autant qu'ils sont ensemble;
 1125 Il voudroit expirer dans ce rauissement.
 Voila, ma chere Sœur, ce qu'on dit de l'Amant;
 Et si l'on tient encor pour verité constante,
 Que l'Amant est beaucoup moins touché que l'Amâte.

Belinde.

Ma Compagne, vrayment, à vous oïr parler,
 1130 A si bien de l'amour les signes étaler,
 En deduire si bien toutes les circonstances,
 Vous en devez auoir de grandes connoissances.

Oriane.

Point, ce que i'en ay dit n'est qu'un discours en l'air.

Belinde.

Sans doute vous aimez.

Oriane.

Qui? moy? plustost brûler.

Belinde.

1135 Mais de quel feu?

Oriane.

Du Ciel.

Belinde.

Mais de celui d'Euandre.

Oriane.

C'est donc vn feu caché dessous beaucoup de cendre.

Belinde.

Il est vray, car il est discret au dernier point.

Oriane.

Parlez plus clairement, ie ne vous entends point.

Belinde.

1140 Quoy! vostre ame d'amour n'est pas préoccupée?

Oriane.

Pour Euandre! ah ma Sœur!

Belinde.

M'auroit-on bien dupée?

[46] Et me prendroit-on bien pour vn tymbre feflé,
A laiffer échaper ce qu'on m'a réuelé?

Oriane.

Nô, nô, ma Sœur, croyez que pour l'amour d'Euâdre
Ie ne m'emprefleray iamais à m'en defendre;
Mais pour n'abufer pas ny du temps, ny de vous, 1145
Il ne fçauroit iamais deuenir mon Epoux.

Belinde.

C'est dõc que vos parens y mettõt quelque obftacle?

Oriane.

C'est que pour les fléchir il faudroit vn miracle.

Belinde.

Quoy! vous faites la fine! ah vrayment! vous verrez
Iufqu'ou va ma colere, & vous l'éprouerez. 1150

A vous que ie croyois la meilleure du monde,
A vous pour qui mon ame ouuerte, & fans feconde,
N'auoit rien de fecret, ny rien de referué,
A qui i'ay dit d'abord ce qui m'a captiué,
Vous cachez vofre cœur!

Oriane.

Ah ma chere Compagne! 1155

Parmy le déplairir qui toûjours m'accompagne,
Ie fuis inconfolable, vn Pere eft contre moy,
Vn que ie n'aime point me veut faire la loy,
Et ie me voy reduite à ce malheur extrême
De haïr tout le monde, & me haïr moy-même, 1160

Belinde.

Vofre œil frippon le porte à cette extremité.

Oriane.

Non, non, pour luy mon œil n'a que de la fierté;
Mais parce qu'il eft riche, & qu'il a force terre;
Il faut que ie me liure vne immortelle guerre,
Que ie fois malheureufe, & me facrifier 1165
Pour les plaifirs d'un sot qui fe veut marier.
Non, ie n'en feray rien,

Belinde.

Helas! ma chere amie,

On m'attache de mefme à mon antipathie;

Et parce que Damis a sçeu gagner l'esprit
 1170 De ma Mere qui croit ce que ce fol luy dit,
 [47] Sans aucun contredit, sans aucune repliche,
 Il faut que ie l'épouse.

Oriane.

Ah! pouuoir tyrannique!

Belinde.

Damis est aßeuré pour moy qu'il ne tient rien.

Oriane.

I'en dis autant d'Orcas, & me ris de son bien.

Belinde.

1175 Changeons donc de discours; Aminthe est mariée,
 Ie m'en vais au festin.

Oriane.

Ie n'en fais pas priée;

Car ie croy qu'aujourd'huy mon Tyran obtiendra
 Ce qu'il veut de mon Pere, & qu'il m'époufera;
 Et ie doy, malgré moy, consentir & promettre.

Belinde.

1180 Mon cher Damon me donne auiis par cette Lettre
 Qu'il espere bien-tost de flechir mes parens;
 Mais ie voy peu d'espoir de vaincre nos Tyrans.

Oriane.

Refferrons, i'apperçoy quelqu'un qui s'achemine.

Belinde.

C'est vn Monsieur fort brave, & de fort bõne mine.

SCENE V.

D. JUAN, PHILIPIN, BELINDE, ORIANE.

D. Juan.

1185 Otty, mon cher Philipin, c'est vn point arresté,
 Ie m'impose aujourd'huy cette necessité

Philipin.

Quelle necessité?

D. Juan.

De détester le vice,
 De fuir la violence, abhorrer l'injustice;

Et si la Beauté mesme oïoit en cet instant
Venir se presenter à mon cœur repentant, 1190
[48] Tu verrois . . . tu verrois si les objets me tentent . . .
Mes Dieux ! quelles Beutez à mes yeux se presentêt ?

Philipin.

Monfieur, songez-vous bien . . .

D. Iuan.

Tay-toy ; que fait ainfi

L'honneur de la Contrée ?

Oriane.

O Dieux ! forttons d'icy.

D. Juan.

Demeurez.

Belinde.

Voulez-vous nous faire violence ? 1195

Philipin.

Vous ne songez donc plus à vostre repentance ?

D. Juan.

Non, ie veux contenter ma curiosité.

Oriane.

Dépêchez ; nostre temps, Monfieur, est limité,
Il nous faut viftement retourner au Village.

D. Juan.

Ah ! que facilement vn pauvre cœur s'engage 1200
A l'abord impréueu de fi grandes beutez.

Belinde.

Eft-ce là tout, Monfieur ? ah ! vous nous en contez ;
Allons, ne tardons pas en ce lieu dauantage.

Philipin.

Monfieur, les Matelots, les écueils, le naufrage ? . . .

D. Iuan.

Ie n'ay iamais rien veu de fi beau que tes yeux. 1205

Philipin.

Les vents . . .

D. Iuan.

Ah ! que les tiens ont des traits radieux !

Philipin.
La tempeste

D. Ivan.
Ta taille est charmante au possible.

Philipin.
Les tonnerres

[49] D. Ivan.
Pour toy ie suis extrêmement sensible.

Philipin.
Les Elemens

D. Ivan.
Tay-toy, male-peste du sot!

Oriane.
1210 Il vous en faut donc bien, Monsieur?

D. Ivan.
Encore vn mot.
Bergeres à mes yeux cent fois plus adorables

Philipin.
Est-ce craindre les Dieux, que d'adorer les Diables?

D. Ivan.
Ah! c'est trop, souuiens-toy qu'un insolent discours
Fait de ce mesme jour le dernier de tes jours.

Belinde.
1215 Mais apres tout, Monsieur, que voulez-vous nous dire?

D. Ivan.
Qu'il faut vous disposer à finir mon martire,
A m'estre fauorable, & dans ce mesme jour
Payer de vos faueurs mon véritable amour.

Oriane.
Ah! justes Dieux! qu'entens-je?

Belinde.
Ah Ciel! sois nous prospere.

Oriane.
1220 Euandre!

Belinde.
Cher Damon!

Oriane.

Au secours, mon cher Pere,
Tu n'obtiendras iamais ce que tu veux de moy.

Philipin.

Tu feras donc bien fine; ah Dieux! Monfieur.

D. Iuan.

Et quoy?

Philipin.

J'entens du bruit.

[50]

D. Juan.

Comment! vous fuyez, rigoureufes!
Mais il faut contenter mes flâmes amoureufes.

Philipin *feul*.

Je ne ſçay tantoft plus de quel coſté tourner. 1225
Mais dois-je encor icy bien long-temps ſejourner?
Le grâd Diable à ſon col puiſſe emporter le Maiftre;
Sauuons-nous, auſſi bien ie voy quelqu'un paraître,
Encor ne faut-il pas ainſi l'abandonner,
Comme il eſt prompt à battre, il l'eſt à pardonner. 1230
La voicy de retour, la pauurette éplorée,
Ne l'effarouchons point, elle eſt deſeſperée.

SCENE VI.

ORIANE, PHILIPIN.

Oriane.

Ah! ma chere Compagne! ô Ciel trop rigoureux!
Tu méritois ſans doute vn deſtin plus heureux:
Helas! où la treuuer? ſa perte eſt aſſeurée, 1235
Le malheureux qu'il eſt l'aura deſ-honorée;
Mais de peur de tomber dans des malheurs ſi grands,
Je vay me raiſſeuer aupres de mes parens;
Là ie ne craindray point que ſa brutale envie
Attente à noſtre honneur, non plus qu'à noſtre vie. 1240
Mais quel eſt ce Valet? ah bons Dieux! c'eſt celui
De ce traître qui m'a voulu perdre aujourd'huy.

Ne craignez rien.

Philipin.

Oriane.

Helas !

Philipin.

Vous avez peur, peut-estre ?

Allez, ie ne fuis pas si diable que mon Maistre,
1245 Il s'en faut la moitié pour le moins.

Oriane.

Laissez-nous.

Philipin.

Hé ! qui diable vous tient ?

[51]

Oriane.

Enfin que voulez-vous ?

Philipin.

Moy, ie veux compâtrir à vos malheurs extrêmes.

Oriane.

Les pitoyables Dieux par leurs bontez suprêmes

Philipin.

Ou bien ie vay pleurer, ou bien ne pleurez pas.

Oriane.

1250 J'aimerois mieux souffrir mille fois le trépas.

Philipin.

Mais qu'avez-vous donc fait de cette autre Bergere.

Oriane.

Ah ! ie croy qu'à present elle se defespere.

Son cher Damon deuoit l'épouser aujourd'huy,

Mais sçachant son malheur il en mourra d'ennuy.

Philipin.

1255 La consolation de tous les miserables,

Comme dit le Prouerbe, est d'auoir des semblables ;

Si cela n'est point faux, qu'elle seche ses pleurs,

D'autres ont eu par luy de semblables malheurs ;

J'en connoy plus de cent ; Amarille, Cephise,

1260 Violante, Marcelle, Amaranthe, Belise,

Lucrece qu'il surprit par vn détour bien fin,

Ce n'est pas celle-là de Monseigneur Tarquin ;

1246 voulez-vous] voulez-zous.

Policrite, Aurelie, & la belle Joconde,
 Dont l'œil ſçait embrazer les cœurs de tout le mōde;
 Paſithée, Auralinde, Orante aux noirs ſourcis, 1265
 Berénice, Arethufe, Aminthe, Anacariſ,
 Nerinde, Doralis, Lucie au teint d'albâtre,
 Qu'après auoir ſurpriſe il battit comme plâtre:
 Que vous diray-je encor? Mélinte, Nitocris,
 A qui cela couſta bien des pleurs, & de cris; 1270
 Perrette la boiteuſe, & Margot la camuſe,
 Qui ſe laiſſa tromper comme vne pauvre buſe;
 Catin qui n'a qu'un œil, & la pauvre Alizon
 Auffi belle, & du moins d'auffi bonne maiſon;
 Claude, Fanchon, Paquette, Anne, Laure, Ifabelle, 1275
 Jaqueline, Suzon, Benoïſte, Peronnelle;
 Et ſi ie pouuois bien du tout me ſouuenir,
 De quinze jours d'icy ie ne pourrois finir.

[52] *Icy il jette vn papier roulé où il y a beaucoup de
 noms de Femmes écrits.*

Et bien, que dites-vous maintenant de mon Maïſtre?

Oriane.

Ie diſ que c'eſt vn lâche, vn ſclerat, vn traître. 1280

Philipin.

Mais bon aux Dames.

Oriane.

Mais vn Monſtre en trahiſon,

Dont la Juſtice enfin me va faire raiſon:

Ie n'en puis plus, ſortons de ce lieu ſi funeſte.

Philipin.

Ie ne ſuis pas gourmand, ie prendray bien ſon reſte.

Où diable maintenant pourra-t'il ſe cacher? 1285

En quelque part qu'il aille, il faudra le chercher.

Sur l'eau, ie n'en veux pas aualer dauantage;

Sur la terre, il n'eſt point de Bourg, ny de Village,

De grottes, ny de trous propres à nous ſauuer,

Où les chiens de Preuofts ne nous viennent trouuer; 1290

Enfin point de Chateau, de Ville, de Prouince,

Où l'on puiſſe éuiter les recherches du Prince;

Ainsi pour bien conclure, & c'est fort bien conclu,
 Il ne peut éviter d'estre bien-tost pendu.
 1295 Le voicy qui reuient; quelle face effroyable!
 Il porte au front la marque & la griffe du Diable.

SCENE VII.

D. JUAN, PHILIPIN.

D. Ivan.

Philipin.

Philipin.

Quoy, Monsieur?

D. Juan.

Sortons d'icy, sortons

Philipin.

J'en voudrois estre hors.

D. Juan.

Mais viste, & nous hâtons,

[53] Nous n'auons plus affaire en ces lieux dauantage.

Philipin.

1300 Vous déuriez y rester, car vous y faites rage.

D. Juan.

Tay-toy, ne me vien pas d'aujourd'huy raisonner;
 Dans ce maudit climat tout me fait frissonner.

Ta raillerie enfin me mettroit en colere,

Flate mes sens plustost, et me dy que mon Pere

1305 Estoit par trop cruel, qu'Amarille eut grand tort,

Qu'un peu de complaisance eut arresté la mort

De son Pere qui fut trop ardent à me fuire;

Ajouste que Philippe a dû cesser de viure

Aussi-tost que j'ay veu son épée en ma main,

1310 Dy que mon mouuement a paru trop humain;

Enfin dy-moy pour tant de Beutez enleuées,

Que l'on m'auroit blâmé de les auoir sauuées;

Et si tu veux aider à mes contentemens,

Approuue mes desseins, & suy mes mouuemens.

SCENE VIII.

L'OMBRE DE D. PEDRE à Cheval sur sa Sepulture, 1315
D. JUAN, PHILIPIN.

Philipin.

Monfieur, voyez-vous bien?

D. Ivan.

C'est vne Sepulture.

Philipin.

Ah Monfieur! quel fantôme?

D. Juan.

Il faut voir la feulture.

Voir qui c'est.

Philipin.

Ah! Monfieur.

D. Juan.

Ces mots nous l'apprendront.

Philipin.

Prenez garde, Monfieur, il vous regarde au front.

[54] Epitaphe. D. Juan lit.

Dom Pedre, l'ornement & l'honneur de Seville, 1330

Repose deffous ce Tombeau,

Traïftrement maffacré dans le cœur de fa Ville;

Dom Juan en fut le Bourreau.

Paffant, apprens icy que les plus creux abyfmes 1325

Sont préparez pour tous fes crimes;

Qu'il ne peut plus les éviter,

Et qu'apres tant d'actes infames

Déjà les eternelles flâmes

S'alument pour le tourmenter. 1330

Philipin.

Nous le fommes allez, nous fortions de naufrage,
D'où fi nous n'euffions fçu nous fauver à la nage,
Nous euffions bû, fans doute, à tous nos bons amis:
Mais, fans doute, Monfieur, c'est par vos ennemis
Que cette Prophetie eft là-deffous écrite. 1335

D. Juan.

Ou véritable, ou fauffe, enfin ie la dépîte:

Fassent, fassent les Dieux ce qu'ils ont decreté,
 L'oppose à leurs Decrets vn esprit indompté,
 Un cœur grand, intrépide, vne ame inébranlable.

Philipin.

Il fait signe, Monsieur.

D. Juan.

1340

Fable, mon amy, fable.

Philipin.

Fable, ce dites-vous, c'est vne verité.

D. Juan.

Tes yeux sont éblottis par la timidité.

Philipin.

Il recommence encor, hélas! Monsieur, de grace,
 Souffrez que i'abandonne vn moment cette place,
 1345 Que ie ne meure pas sans reuoir mes parens.

D. Juan.

Ce sont là de ta peur des signes apparens.

Philipin.

Ah! Monsieur, prenez garde, il a branlé la teste.

[55]

D. Juan.

Dy luy qu'un cœur qui sçait mépriser la tempeste,
 1349 Ne craint pas vn esprit qui n'a plus de pouuoir:
 Que s'il veut prédre vn corps, s'il veut me venir voir
 Que ce soir ie luy donne à souper à ma table,
 Et que ie luy referue vn mets fort delectable;
 Qu'une seconde fois ie seray son vainqueur,
 1355 Et que ie suis vn homme incapable de peur.

Philipin.

Mon Maître!

D. Juan.

Dépêchons viftement.

Philipin.

Ah! ie tremble.

D. Juan.

Faites ce que ie dis.

Philipin.

Mais raisonnons ensemble.

D. Juan.

Raisonnement à part; faisons, car ie le veux.

Philipin.

Monfieur.

D. Juan.

Quoy!

Philipin.

Regardez hérisser mes cheueux.

D. Iuan.

Quand tu deurois mourir cent fois, il le faut faire.

Philipin.

Et bien, Monfieur, & bien, il vous faut fatisfaire: 1360

Esprit fi bien monté deffus ton grand cheual,

Qui m'as fait jufqu'icy plus de peur que de mal,

Qui ne m'en feras pas, s'il te plaift, dauantage;

Mon Maiftre Dom Juan échappé du naufrage,

Qui depuis ce temps là n'a ny bû, ny mangé, 1365

Ny fon Valet non plus, m'a dit, & m'a chargé,

De te venir prier en toute réuerence

De fouper avec luy, ie feray la dépenfe;

Et fi tu veux venir fans me faire de peur,

Ie te feray grand chere, & boire du meilleur. 1370

[56] Il dit qu'il y viendra.

D. Iuan.

Il le dit?

Philipin.

Il me femble,

Monfieur, qu'il a parlé.

D. Juan.

Bien nous boirons enfemble,

Portons encor la voix au fonds de fon cercueil.

Esprit.

Philipin.

Il me regarde, il fait figne de l'œil.

Mais comment viendra-t'il? fçait-il noftre demeure? 1375

D. Juan.

Dy luy qu'il peut venir au plus tard dans vne heure,

Dans cette Hofellerie, à deux cens pas d'icy.

Philipin.

Ombre, viendrez-vous pas ! dites.

L'Ombre.

Oùy.

Philipin *en tombant*.

Grand mercy.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, PHILIPIN.

D. Juan.

Philipin.

Philipin.

Monseigneur.

D. Iuan.

Viendras-tu pas tantost ?

1380 Voicy l'heure, & nostre Ombre arriuera bien-toft.

Dépeschons.

[57]

Philipin.

Tout est prest, le souper est sur table,

Les verres sont lauez, le vin est délectable,

Les mets sont saoureux.

D. Iuan.

Nostre Esprit inuité

Penses-tu qu'il en mange ?

Philipin.

Il seroit bien gâté !

1385 Mais si quelque Démon affamé d'auanture,

De ce Fantôme affreux reuestoit la figure,

Et qu'un Mort, mort de faim, nous vint tout aualer . . .

D. Iuan.

Sans perdre icy le temps à sottement parler,

Tu ferois beaucoup mieux de pouruoir à tout.

Philipin.

Peste,

Vous estes assurez que i'en auray de reste, 1390
 Si ce que i'apprehende enfin n'arriue point.
 Mais, Mōsieur, regardōs vn peu de point en point,
 Et ce que vous ferez, ou ce qu'il faudra faire;
 Moy qui ne me treuuy iamais à tel mystere,
 Quand cet Esprit viendra, ie voudrois bien sçauoir 1395
 Comment il faut agir pour le bien receuoir;
 Car ie croy qu'il faut bien auoir plus de faconde
 Auec les Trépassez, qu'avec ceux de ce monde.

D. Iuan.

Philipin, ie verray ce Fantôme odieux
 Auec le mesme front, auec les mesmes yeux, 1400
 Que quand trop emporté de colere & de rage
 Il vint à ses despens éprouuer mon courage:
 Ie l'enuifageray de la mesme façon.

Philipin.

Mais encor vne fois, si c'estoit vn Démon
 Qui d'abord de son soufflé empoisonnât la viande, 1405
 Où diable en treuuer d'autre?

D. Iuan.

Agréable demande!

Conception vrayment digne de ton esprit!
 Ton sot raisonnement & me choque & m'aigrit.
 [58] Tay-toy.

Philipin.

Monfieur, souffrez que ie parle à cette heure,
 Car ie ne souffleray pas tantost, ou ie meure: 1410
 A propos, sommes-nous ceans en feureté?
 Car, Monfieur, pour ne pas celer la verité,
 Dans vn lieu découuert, si proche de la Ville,
 Il est presque impossible, ou du moins difficile,
 D'y pouuoir demeurer long-temps sans estre pris; 1415
 Et i'aimerois mieux estre au pouuoir des Esprits,
 Qu'en celui du Préuost, & de ses Satellites,
 Ces Valets de Bourreau qui font les hypocrites,

 1392 vn peu] vu peu.

Qui, vous ont-ils posé la main sur le colet,
 1420 En disant, ie t'agrippe, adieu pauvre valet,
 Grippé, pris, & conduit au haut de la potence,
 Vn petit faut sur rien au bout de la cadence,
 Voila, si le hazard ne détourne les coups,
 Dans demain au plus tard comme on fera de nous.

D. Juan.

1425 Il faut bien te refoudre à trouuer pis encore,
 A me suiure par tout, car demain dès l'Aurore
 Ie veux estre à Seuille, & voir mes ennemis;
 Oüy, ie veux dans l'estat où le Destin m'a mis,
 Les brauer tous ensemble, & leur faire connaître
 1430 Que Dom Itian n'a point le visage d'un traître,
 Et qu'il porte par tout, sans craindre le danger,
 Vn cœur inébranlable, & qui ne peut changer.
 Tu t'en iras deuant annoncer ma venue.

Philipin.

Vous refvez tout de bon, vous auez la berluë;
 1435 A Seuille, Monsieur?

D. Juan.

A Seuille, faquin.

Philipin.

Et quand partir encor?

D. Juan.

Demain dès le matin.

Philipin.

Il faut donc en ma place aduertir vn Trompette;
 Car par prédiction que l'on m'a tantost faite,
 [59] Il est dit que ie doy trépasser aujourd'huy;
 1440 Ainsy ie ne croy pas pouuoir estre celuy
 Qui doit dedans Seuille annoncer

D. Juan.

Comment, traître!

Est-ce ainsy qu'un Valet obeit à son Maître?

Philipin.

Un Mage encor m'a dit, si j'ay bien entendu,
 Si ie sortois demain, que ie serois pendu.

D. Juan.

Tu te plais donc bien fort ceans?

Philipin.

Mieux qu'à Seuille. 1445

D. Iuan.

L'air des champs . . .

Philipin.

Est plus doux que celui de la Ville.

Mais ne voulez-vous pas manger?

D. Juan.

Attends, gourmand,

Nostre Ombre doit venir bien-toft, ie croy.

Philipin.

Comment?

S'il ne venoit donc pas, nous aurions bel attendre!

D. Juan.

Mais qui te presse tant? ie ne m'en puis defendre, 1450

Pour en auoir raison, il le faut contenter.

Philipin.

Je me contenteray seulement d'en taster.

D. Juan.

Mais quoy! mangeras-tu deuant que l'Ombre mange?

Philipin en voyant la table.

Ne mangerois-je point? cela seroit étrange?

Ie veux manger deuant; car dūffay-je enrager, 1455

Ie ne toucheray pas ce qu'il voudra manger.

D. Juan.

Mangés. Que diras-tu maintenant de ton Maître?

Diras-tu point qu'il est

Philipin à table.

Le meilleur qui peut estre.

D. Juan.

Me seruiras-tu bien dorefnauant?

Philipin.

Des mieux.

[60]

D. Juan.

1460 T'exposeras-tu pas pour moy ?

Philipin.

Jusques aux yeux.

D. Juan.

Et s'il est question

Philipin.

Je feray

D. Juan.

Quoy ?

Philipin.

Merueilles.

Mais écoutons, vn bruit a frappé mes oreilles.

Quelqu'un heurte à la porte, obligez moy de voir

Qui vient nous interrompre.

D. Juan.

Allez, fât, le sçavoir.

Philipin à genoux.

1465 Monsieur, puis que ma mort est chose indubitable,

De grace, permettez que ie meure à la table.

D. Juan.

Prenez cette chandelle, & voyez

Philipin.

Ah Monsieur !

Quel plaisir aurez-vous quand ie mourray de peur ?

D. Juan.

Quoy, poltron ! au besoin vous manquez de courage.

Philipin.

1470 I'en ay passablement ; mais à present i'enrage

D'estre si negligent, & n'auoir pas le soyn

D'en conferuer. assez pour seruir au besoin.

[61]

SCENE II.

L'OMBRE, D. JUAN, PHILIPIN.

D. Juan.

Suy, fuy, poltron, & vois avec quelle assurance

Philipin.

Ne me battra-t'il point pour mon irreuerence?
Pardonne, grand Esprit, à l'inciuité
Qui m'a fait deuant toy faire brèche au païs.
Quelle démarche graue!

1475

D. Juan.

Ho, Philipin, vn siege.

Tu fois le bien-venu.

Philipin *en mettant le siege sous l'Ombre.*

Justes Dieux! que feray-je?

L'Ombre, ou moy, sentons mal.

D. Juan.

Taisez-vous, Philipin,

Je t'attends de pied ferme, & ce petit festin
N'est pas à dire vray comme ie le souhaite:
Pour dire tout aussi, cette pauvre retraite
Où tu vois que ie suis fort mal commodément,
Fait que ie ne puis pas te traiter autrement.

1480

L'Ombre.

Ny tes mets plus exquis, ny ta meilleure chere,
N'est pas ce que de toy presentement i'espere;
Je viens voir sur le point de ta punition,
Si tu ne feras point quelque reflexion;
Si ta langue & ton cœur ne seront point capables
D'abjurer aujourd'huy des crimes détestables
Qui sement la frayeur par tout en ce bas lieux,
Qui font cacher d'horreur les Astres dans les Cieux,
Et qui ne veulent plus éclairer sur la terre,
Que tu ne sois viuant écrasé du Tonnerre.
Songe, enfant miserable, à tout ce que tu fais,
Songe à l'énormité de tes moindres forfaits;
Repasse en ta memoire, ô cruel homicide!
Ce qu'est deuant les Dieux vn sanglant parricide,
Un impie exécration, & quel au Tribunal
[62] Doit paroistre à leurs yeux vn enfant si brutal;

1485

1490

1495

1500

1478 bien-venu] bien-venu.

1493 la terre] tetre.

Songes-y meurement, car ton terme s'approche,
 Ie le sens, & le bras de la Iustice est proche,
 Qui doit en vn seul coup punir tous tes forfaits,
 Mais d'horribles tourmens à ne finir iamais.

1505 M'entens-tu ?

D. Iuan.

Ie t'entens, mais pour cela mon ame
 S'épouuante aussi peu des horreurs de la flâme,
 De tes tourmens prédits, ny du fer, ny du feu,
 En vn mot, tout cela m'épouuante si peu,
 Et ie me sens si peu touché de ta menace,
 1510 Que ie le ferois plus du moindre vent qui passe.
 Tu crois m'intimider à force de parler,
 Mais apprens que mon cœur ne se peut ébranler.

L'Ombre.

Tu présumes peut-estre, & tu te persuades,
 Que les Esprits des Morts font des Esprits malades,
 1515 Qui dépotillez des corps, le font de la raison;
 Mais apprens, ignorant, qu'il n'est point de saison
 Où l'esprit d'un mortel ait plus de connoissances,
 C'est là qu'il voit d'enhaut les justes récompenses
 Que l'on octroye aux bons; c'est là qu'il voit dequoi,
 1520 L'on forge le supplice aux meschans comme toy.
 Le tien est prest, perfide, & mon ame affligée
 Se verra dans ce jour & contente & vengée.

D. Iuan.

Vengée, ou non; mon cœur, apres ce qu'il t'a dit,
 Ne peut iamais souffrir ny remords, ny dédit;
 1525 L'ay contenté mes sens, & pour ne te rien taire,
 Ie le ferois encor s'il estoit à refaire.
 Mais supprimons icy toute animosité,
 Ie vay prendre ce verre, & boire à ta santé.
 Ho Philipin!

Philipin.

Monfieur.

D. Iuan.

A toy, ie te la porte.

Philipin.

Moy ! ie ne boiray plus, ou le Diable m'emporte. 1530

[63]

D. Juan.

Dy donc à nostre Esprit qu'il me fasse raison.

Philipin.

Vous vous moquez, Monsieur.

D. Juan.

Je parle tout de bon.

Philipin.

Oùy, les Morts boient-ils ?

D. Juan.

Et bien, dy luy qu'il mange,

Et puis tu chanteras des Vers à sa loüange.

Philipin.

Ah ! vous auez dessein de me faire enrager ? 1535

A t'on iamais veu Mort ny boire, ny manger ?

D. Iuan.

Et bien, approche donc, & me tiens compagnie.

Philipin.

A moy n'appartient pas tant tant de brauerie.

Esprit, si vous vouliez vn peu vous substantier

L'Ombre.

Ah ! i'ay bien d'autres mets dont ie m'en vay gouster, 1540

Ils seront eternels, mais ce bien périssable

Ne durera qu'autant que tu feras à table.

D. Iuan.

Et bien, à ce defaut, prens ton Luth, Philipin.

Philipin.

Mon Luth n'est pas d'accord.

D. Juan.

Dépêchez-vous, faquin,

Il faut bien régaler l'Ombre de quelque chose. 1545

Philipin.

Dites moy, chanteray-je en Vers ou bien en Prose ?

D. Juan.

Dy ces Vers que tu fis quand ie me dérobay

Philipin.

Ceux qui font sur le chant de Pyrame & Thifbé:
Ie les veux bien.

D. Juan.

Sur tout, chante luy ma victoire,
1550 Tu pourras à loisir apres manger et boire.

[64]

Philipin.

*Ombre, écoutez, ie veux chanter
Les amours de Dom Juan mon Maistre.
On l'a veu bien souvent monter
Par les grilles d'une fenestre;
1555 De là passer dans la maison,
Non sans armes, mais sans chandelle,
Où souvent de mainte pucelle
Le drôle a bien eu la raison.*

D. Juan.

Ombre, qu'en dites vous? la chanson est gentile!
1560 Chante vn peu le combat gagné sur Amarille.

L'Ombre se relevant & se laissant rechoir.

Ah!

D. Juan.

Quoy! n'es-tu venu pour autre chose icy?
Tu peux nous dire adieu bien-toft, & grand mercy.

Philipin.

Monfieur, c'est fort bien dit, qu'il aille à tous les diables.

L'Ombre.

Miferable Valet entre les miferables.

Philipin se mettant à genoux.

1565 Helas! Monfieur l'Efprit, ie ne vous ay rien fait;
Ayez pitié de moy.

L'Ombre.

Malheureux en effet,

De fuiure aueuglément les débauches d'un Maistre . . .

1548 Pyrame] Pryame.

Philipin.

Helas! vous dites vray.

L'Ombre.

Plus perfide, & plus traître

Que tous les scelerats.

Philipin.

Ie luy dis tous les jours.

L'Ombre.

Qui l'as toujours seruy dans ses sales amours.

1570

Philipin.

Ombre, ie vous supplie, appeaisez ces reproches,
Il a le cœur plus dur mille fois que les roches;
I'ay voulu l'attendrir, mais iamais ie n'ay pû;
[65] I'ay beau luy remonter, c'est vn esprit perdu
Qui rit de mes leçons.

D. Juan.

Quoy! sommes nous ensemble,

1575

Pour t'otir raisonner?

Philipin.

Helas! Monsieur, ie tremble,

Ie ne raisonne pas.

D. Juan.

Toy, qui fais le Deuin,
Encore que ie sois fort proche de ma fin,
Aprends que i'ay toujours quelque mal qui m'accable,
Une ame inébranlable, & de crainte incapable;
Et quand ie toucherois à mon dernier instant,
Je te crains aussi peu mort que i'ay fait vivant.

1580

L'Ombre.

Puis que ton ame enfin est si bien resoluë,
Que sans crainte tu pûs attendre ma venueë,
Je suis fort satisfait de ta reception;
Mais pour te rendre grace en pareille action,
Je te prie à souper.

1585

D. Iuan.

I'iray sans faute.

L'Ombre.

Esperer

Qu'un Mort, quoy qu'offencé, te fera bonne chere;
Je t'ay tenu parole en me treuuant icy,
1590 Me tiendras-tu la tienne?

D. Juan.

Où sans peur.

L'Ombre.

Grand mercy.

D. Iuan.

Mais où vas-tu m'attendre?

L'Ombre.

Au plus tard dans vne heure

Sur mon propre tombeau.

D. Juan.

Je m'y rends, ou ie meure.

Je veux, puis que le fort enfin me l'a permis,

[66] Mettre la peur au sein de tous mes ennemis;

1595 Et ce Festin à quoy ma parole m'engage,
Ne fait que d'un moment retarder mon voyage.

Philipin.

Ah! Monsieur, n'allons point, nous n'en reuiendrons pas.

D. Juan.

S'il y falloit cent fois souffrir mille trépas,

J'iray, mais de façon à luy faire connoître

1600 Que ny les Dieux, ny luy

Philipin.

Helas! mon pauvre Maître,

Ah! que ie vous ferois maintenant obligé,

Si vous vouliez icy me donner mon congé!

D. Juan.

Suivez, suivez, poltron, ie vous feray paraître

Quel homme vous seruez, & quel est vostre Maître.

Philipin.

1605 J'en sers vn ou j'auray bien long-temps attendu,

Ou pour aller au diable, ou pour estre pendu:

Il faut pourtant songer à nous, & prendre garde

SCENE III.

PHILIPIN, MACETTE, LE MARIÉ, LA MARIÉE,
PHILEMON.

Philemon.

Messieurs les Violös, sonnez-nous la Gaillarde.

Philipin.

Mais qui vient redoubler nos appréhensions?
Sommes-nous en estat d'ouïr des Violons?
De grace, donnez-nous vn peu de patience,
Nous allons bien tantost danfer vne autre danse.

1610

Philemon.

Bon courage, mon Gendre, allons, c'est en ce jour
Qu'il faut montrer qu'on a du cœur, & de l'amour,
Trois petits pas, vn faut au bout de la carriere;
Allons, Macette, allons, vous demeurez derriere.

1615

Macette.

Je ne sçay qui me tient, ie ne sçaurois marcher;
Ce mariage icy nous coustera bien cher,
[67] Ou ie me trompe fort.

Philemon.

Vous estes vne fole.

Prenez vostre Maistresse, allons, la capriole;
Sonnez, Fluteurs, sonnez.

1620

Macette.

Tout-beau, ne flutez pas.

Philemon.

Pourquoy cela? ie veux trépigner le cinq pas;
Qui de nous interrompre à presant vous oblige?
Flutez, car ie le veux.

Macette.

Ne flutez pas, vous dis-je.

Philemon.

Vous nous en direz donc à presant la raison.

1625

1612 vne] vn. 1619 Ou] Où.

Macette.

J'ay le cœur tout tremblant, il m'a pris vn frisson
En entrant dans ce lieu.

Philemon.

La raison est gentille!
Parbleu, ie veux dancier aux nopces de ma Fille;
Flutez.

Macette.

Ne flutez pas.

Philemon.

Je vous rompray le cou,
1630 Flutez, ou par ma foy vous n'aurez pas vn fou.

Macette.

Ne flutez pas.

Philemon.

Flutez, au diable soit la beste!
Mais quelqu'un viendroit-il icy troubler la feste?

SCENE IV.

D. JUAN, PHILIPIN, PHILEMON, MACETTE, LE MARIÉ,
LA MARIÉE.

D. Juan *en prenant la Mariée.*

C'est à moi que le sort vous destine aujourd'huy.

[68]

Philemon.

Vous en auiez menty, voila mon Gendre.

D. Iuan.

Luy?

Philemon.

Luy-mesme.

D. Iuan *en faisant tomber Philemon & le Marié
d'un coup de pied.*

1635

Je le veux, mais c'est icy ma Femme.

Philemon.

A l'aide, au Ranisseur, courons apres l'infame.

Philipin.

Voila pis que iamais; Quoy! faire tant d'efforts,
Pour moy ie ne croy pas qu'il n'ait le diable au corps.

SCENE V.

PHILEMON, MACETTE, PHILIPIN.

Philemon.

Ah! le Démon l'emporte, adieu, ma pauvre Fille;
Adieu tout l'ornement de ma pauvre Famille; 1640
Helas! ie croyois bien m'égaudir aujourd'huy,
Et me voila comblé de malheur & d'ennuy.
Allons, Macette, allons, courons à la Iustice,
Il faut absolument que le traître périsse;
Allons ensemble, & tous d'une commune voix 1645
Aux pieds du Gouverneur

Macette.

Et bien, ie radotois?
I'estois vne insensée, & vous m'appelliez fole,
Quand ce malheur préueu me coupoit la parole:
Helas! qu'il valoit mieux se passer de danser.
Et pour ce mariage vn peu moins s'auancer: 1650
Et bien! vous le voyez, voila ma prophetie,
Elle n'est de tout point que trop bien retiffie:
Mais ce n'est pas aux pleurs qu'il faut auoir recours,
Allons sans plus tarder implorer du secours,
Il faut tout employer en cette conjuncture. 1655
Mon Gendre, vous avez tant de part à l'injure,
[69] Et ie vous voy surpris d'un tel étonnement,
Que vous ne sçauriez pas dire vn mot seulement.

Philipin.

Sans doute, la Iustice vn peu tard auertie .
Aura donné du temps d'acheuer la partie; 1660
Et ie préuoy qu'apres vn pareil accident,
Ton Gendre n'aura pas besoin de curedent.
Mais voicy reuenir nostre enragé de Maistre.

1652 point] point.

SCENE VI.

D. JUAN, PHILIPIN.

Philipin.

Vous pouuez bien chercher quelque trou pour vous mettre;
 1665 Le preuost, les Archers, & dix mille Sergens
 Le Gouverneur, la Garde, & cent mille Payfians,
 Dans vn petit moment s'en vont tous icy fondre;
 Et comme en ce cas là c'est à vous à répondre,
 Et que ie sçay fort bien que vous les tuerez tous,
 1670 Sans le secours d'autrui, ie pren congé de vous.

D. Juan.

Arrestez là, poltron, il faut pouffer l'affaire
 Jusques au bout, & voir ce que le fort peut faire.
 Voicy l'heure de voir nostre Ombre, & de sçauoir
 Si le souper est prest.

Philipin.

Et bien, allez-y voir.

D. Juan.

1675 Quoy! tu ne viendras pas?

Philipin.

Vous n'avez là que faire

De Valet.

D. Juan.

Insolent, ie vous feray bien taire.

Philipin.

Les Diables seront là payez pour vous servir.

D. Juan.

Ie m'en vay vous sonder les costes à raurir,
 [70] Si vous contestez plus.

Philipin.

Voila ma prophetie,

1680 Ie pensois me moquer, mais elle est retüffie.

1679 contestez] contestes, vielleicht ist contestés die rich-
 tigere Schreibung.

Helas! ie vay mourir dans vn petit moment,
Pour fuiure vn malheureux qui perd le jugement.

D. Juan.

Approche, est-ce pas là?

Philipin.

Moy, ie n'en scay rien.

D. Juan.

Frape.

Philipin.

A quel propos fraper? & si l'Esprit m'atrape . . .

D. Ivan.

Frape.

Philipin.

Pourquoy? l'Esprit ne me demande pas.

1685

D. Ivan.

Frape, c'est trop parler.

Philipin.

Ah! miserable, hélas!

Tu t'en vas, malheureux, en ce péril extrême,
En dépit de la mort, chercher la mort toy-même,

*La Sepulture s'ouure, & l'on voit la table garnie de crapaux,
de serpens, & tout le seruice noir.*

SCENE VII.

L'OMBRE, D. JUAN, PHILIPIN.

L'Ombre.

Il ne faut point heurter, ie t'ay bien entendu.

Philipin tombant par terre.

Ah! ie suis mort.

D. Iuan.

Tu vois que ie me suis rendu

1690

A l'affignation, & tenu ma parole.

L'Ombre.

Ecoute donc la mienne, elle n'est pas friuole,
Et sans doute, elle doit t'imprimer dans le cœur

[71] Des repentirs cuifans pour ton proche malheur.

Mais d'attendre de toy quelque respiscence,

1695

C'est vne erreur infigne, vne fole creance,

Vn abus manifeste, & ton esprit peruers
 Détruiroit, s'il pouuoit, l'ordre de l'Vniuers :
 Mais après, malheureux, qu'aujourd'huy les suplices
 1700 Mettront fin à ta vie ainsi qu'à tous tes vices ;
 Le terme en est fort proche, & le Ciel qui te voit
 En marque le moment avec le bout du doigt.

D. Juan.

Est-ce là le Festin que tu me voulois faire ?
 Est-ce de la façon que tu me voulois plaire ?
 1705 Et n'as-tu souhaité de me voir en ces lieux
 Que pour m'entretenir du pouuoir de tes Dieux ?
 Si tu veux conferer de chose plus plaisante,
 De matiere agreable, & plus diuertissante,
 Je demeure, sinon ie vay prendre congé,
 1710 A bien d'autres plaisirs ie me suis engagé.

L'Ombre.

Je sçay bien que ton corps tient beaucoup à la terre,
 Malheureux, mais bien-toit les éclats du tonnerre
 Le vont reduire en poudre ; & ton ame aux Enfers,
 Au milieu des tourmens, des flames, & des fers,
 1715 Maudira mille fois, & mille la journée
 De ton irréuocable & triste destinée.
 C'est vn Decret du Ciel qui ne sçauroit changer,
 Manges en attendant.

D. Juan.

Et que diable manger ?

Quels mets me fers-tu là ?

L'Ombre.

Nous n'en auons point d'autres ;
 1720 Je sçay tres bien qu'ils sont fort diferêts des vostres ;
 Mais ie te donne icy ce qu'on sert chez les Morts.

Philipin.

Monsieur.

D. Juan.

Et bien.

Philipin.

Quelqu'un m'appelle là dehors.

[72] Iray-je voir, qui c'est ?

D. Juan.

Nenny, poltron, demeure.

Philipin.

Adieu donc Philipin dans vn demy quart-d'heure.

D. Iuan.

Meurs si tu veux ; pour moy, ie ne veux pas mourir. 1725

L'Ombre.

Et qui crois-tu, meschant, qui te pût secourir ?
Tous les Dieux ont juré ta perte inéuitable,
Tout l'Vniuers la veut, elle est indubitable :
Dy moy ? de quel costé peux-tu tourner tes pas,
Si la Terre & le Ciel demandent ton trépas ? 1730
Voy, tous les Elemens te declarent la guerre,
Tu n'as pas pour retraite vn seul pouce de terre ;
C'est icy ton *Plus outre*, & rien n'est plus certain
Que tu ne reuerras iamais vn lendemain.

Philipin en tombant par terre.

Misericorde.

L'Ombre.

Au ciel crois-tu tant d'injustice, 1735
Qu'il voulut d'vn moment diferer ton suplice ?
Quoy ! ton Pere meurtry, moy-mesme assassiné,
L'vn traistrement surpris, & l'autre empoisonné,
Celle-cy violée, & cette autre enlevée,
L'vne perduë, & l'autre à la mort reserüée, 1740
Après ces beaux effets de ta brutalité,
Tout cela se feroit avec impunité :
Ne le présume pas, ô cœur que rien ne touche,
C'est vn Arrest du Ciel prononcé par ma bouche.

D. Juan.

Auras-tu bien-tost fait ? te veux-tu dépêcher ? 1745
Certes ! ie suis bien las de t'entendre presser ;
Trop ennuyeux Esprit, aussi bien qu'hypocrite,
A quoy bon entasser redite sur redite ?
Ne t'ay-je pas fait voir quels sont mes sentimens ?
Penfes-tu par tes vains & sots raisonnemens, 1750

- Que Dom Juan soit iamais capable de foiblesse?
 Et qu'il se laisse aller à la moindre bassesse?
 Non, non, ce parler graue, & cet air, & ce ton,
 [73] Ne sont bons qu'à prêcher les Esprits de Pluton:
 1755 Apprens, apprens, Esprit ignorant & timide,
 Que le feu, le viol, le fer, le parricide,
 Et tout ce dont tu m'as si bien entretenu,
 Passe dans mon esprit comme mon aduenu;
 S'il en reste, ce n'est qu'une idée agreable,
 1760 Quiconque vit ainsi ne peut estre blâmable,
 Il fuit les sentimens de la Nature; Enfin
 Soit que ie fois ou loin, ou proche de ma fin,
 Sçache que ny l'Enfer, ny le Ciel ne me touche,
 Et que c'est vn Arrest prononcé par ma bouche.

L'Ombre.

- 1765 C'en est trop, execrable, & le Ciel irrité
 Et ton ame exposée aux tourmens légitimes
 S'en va dans les Enfers expier tous tes crimes,
 Et ton corps malheureux aura pour ses Bourreaux
 Et les Loups deuorans, les Chiens, & les Corbeaux.
 1770 Trébuche, malheureux, dans la nuit eternelle.
*Icy l'on entend vn grand coup de tonnerre, & des éclairs,
 qui foudroyent D. Juan.*

Philipin tombant du coup de tonnerre,

Ah! grands Dieux, ie suis mort.

SCENE DERNIERE.

PHILEMON, MACETTE, PHILIPIN.

Philemon.

Enfilons la venelle,

Macette, dépêchons.

Macette.

Regagnons la maison,
 Quel temps prodigieux, & contre la saison!

1765 Nach diesem fehlt ein ganzer Vers.

Philipin.

Ah! Ciel, qu'ay-je entendu? quel éclat de tonnerre
M'engloutit tout vivant au centre de la terre!

1775

Philemon.

Mais quel homme paroît tout étendu là bas?
Approchons-nous, Macette.

[74]

Philipin.

Ah! la teste, ah! les bras.

Macette.

Ah! Ciel, que voyons nous? c'est le Valet du traître.

Philipin.

Helas! ie n'ay rien fait, chers Esprits, c'est mō Maître,
Ayez pitié de moy, ie suis pauvre garçon:
Madame Proserpine, & vous, Monsieur Pluton,
Le pauvre Philipin humblement vous conjure
D'auoir pitié de luy dans cette conjoncture.

1780

Macette.

Rappelle tes esprits, & nous dy promptement
Qu'est deuenue ton Maître, & sans déguifement.

1785

Philipin.

Helas! il est au diable, & le Seigneur Dom Pierre
Qu'il auoit massacré, non pas à coups de pierre,
Mais d'un grād coup d'estoc tout au trauers du corps,
L'est venu prendre icy, l'a mené chez les Morts;
Il l'a fait trébucher d'un saut épouuantable,
Après l'auoir prié de manger à sa table;
Et moy qui n'ay rien fait, qui n'ay mangé, ny bû,
Le tonnerre d'un coup aussi m'a confondu.

1790

Macette.

La mort enfin nous rend les plus heureux du monde.

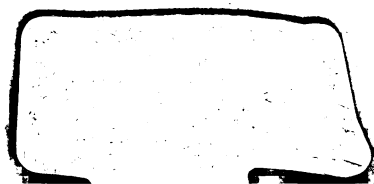
Philipin.

Moy, ie souffre une perte à nulle autre seconde:

1795

Que ie suis malheureux! ah! pauvre Philipin,
Voila, voila l'effet de ton cruel destin:
Enfans qui maudissez souuent & Pere, & Mere,
Regardez ce que c'est de bien viure, & bien faire;
1800 N'imitiez pas Dom Jñan, nous vous en prions tous,
Car voicy, sans mentir, vn beau miroir pour vous.

FIN.



Verlag von GEBR. HENNINGER in Heilbronn.

Deutsche Litteraturdenkmale

des 18. Jahrhunderts
in Neudrucken herausgegeben
von
Bernhard Seuffert.

Unter diesem Titel ist beabsichtigt, aus Einzeldrucken, Sammelwerken und Zeitschriften eine Auswahl von Dichtungen, Abhandlungen und kritischen Anzeigen, welche für die Kenntnis der deutschen Litteratur von Gottsched bis zu den Romantikern von Bedeutung, ihrer Seltenheit wegen aber schwer erreichbar sind, in diplomatisch getreuen Abdrücken zu veranstellen.

Die beiden ersten der nach Zeit und Umfang zwanglos erscheinenden Hefte:

Otto, Trauerspiel von *F. M. Klingner.*

geb. 90 Pf.

Voltaire am Abend seiner Apotheose, von *H. L. Wagner.*

geb. 40 Pf.

sind vollendet; weitere sollen zunächst erscheinen:

Faust's Leben, von *Maler Müller.*

Preussische Krieglslieder von einem Grenadier, von *Gleim.*

Französische Studien.

Herausgegeben von

G. Körting

und

Ed. Koschwitz.

Die „Französischen Studien“ sind bestimmt, umfangreichere Arbeiten über Gegenstände der französischen und insbesondere der neufranzösischen Philologie zur raschen Veröffentlichung zu bringen und eine Art von Ergänzungsheften zu der von den Herausgebern geleiteten „Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Litteratur“ zu bilden, in welche letztere unzulängliche Abhandlungen in Rücksicht auf die Beschränktheit des zur Verfügung stehenden Raumes nur ausnahmsweise aufgenommen werden können.

Die „Französischen Studien“ werden in zwanglosen Heften im Umfange von je 6–10 Bogen ausgegeben und je 3–4 Hefte zu einem Band von ca. 30 Bogen vereinigt werden. Abonnementspreis pr. Band M. 15. — Einzelne Hefte werden zu erhöhtem Preise abgegeben. Nähere Auskunft über die Tendenz und die Ziele der „Französischen Studien“ ertheilt ein besonders ausgegebener Prospekt. Abonnements vermitteln alle Buchhandlungen des In- und Auslandes.